

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# FLEURANGE.

---

L

(Suite.)

Tandis que nos voyageurs achèvent les derniers pas de leur route, nous les précéderons à Pétersbourg, et nous transporterons pour quelques instants nos lecteurs dans des régions un peu différentes de celles où les ont conduits jusqu'ici les incidents de notre histoire.

La sentence des accusés avait été prononcée : et depuis quelques jours les noms des cinq condamnés à mort étaient connus et circulaient tout bas, tout bas, car le procès qui était l'objet des pensées de tous, était rarement celui des conversations du grand monde. A cette époque (différente en cela de la nôtre, où la liberté de tout dire a pénétré en Russie avant aucune autre), que ce fût prudence, servilité, ou peur léguée par le règne de l'empereur Paul, plutôt que par celui qui venait de s'achever, on s'interdisait, d'un commun accord, toute expression publique d'une opinion quelconque relative aux actes du gouvernement. La flatterie elle-même était prudente, afin de ne pas être accusée de soulever des discussions d'où pouvait naître le blâme. L'autorité régnante ne tenait point à être approuvée. Elle tenait uniquement à être obéie et à n'être pas jugée. Cela bien compris de tous, il en résultait un silence général sur tout ce qui appartenait au sujet défendu, tandis qu'en revanche, sur tous les autres, l'esprit des Russes se donnait carrière, et ils en avaient tant que le peuple qui se nomme volontiers lui-

même le plus spirituel de la terre, ne pouvant le leur contester, se contentait de dire que cet esprit, c'était le sien. Il était incontestable, en effet, qu'à cette époque, où les derniers survivants du règne de Catherine n'avaient pas tous encore disparu, le français était la langue de la société de Pétersbourg à ce point, que les plus grands seigneurs ainsi que les grandes dames le parlaient à l'exclusion de la leur, et l'écrivaient dans une si rare perfection, que les lettres françaises leur durent quelques richesses de plus, tandis qu'ils eussent été fort embarrassés d'écrire correctement en russe le billet le plus insignifiant, ou la lettre d'affaires la plus simple.

Il ne s'agit point ici de dire quelles causes avaient amené chez eux cette sorte d'inoculation d'un esprit étranger, ni d'examiner si les Russes d'alors, en imitant les Français, s'étaient toujours souvenus que lorsqu'on copie les gens : *c'est par leurs beaux côtés qu'il faut leur ressembler.*

Encore moins serait-il opportun de considérer si les peuples doués de cette faculté et capables de ce degré d'assimilation sont les plus nobles, les plus énergiques, les plus sincères de tous. Tout cela pourrait nous entraîner fort au delà de nos modestes limites, et nous en revenons à dire qu'en dépit d'une splendeur et d'une magnificence dont, hors de là, il était difficile de se former une idée, en dépit d'un parfum de bon goût et de courtoisie, presque évanouie aujourd'hui en France, en dépit d'une hospitalité grandiose, étrangère à nos coutumes, et qui est l'un des traits caractéristiques des pays slaves, une contrainte insaisissable, et pourtant sentie de tous, pesait sur cet ensemble séduisant et brillant, et se glissait partout comme un spectre invisible, modifiant et dirigeant le cours des entretiens en apparence les plus irréflechis, et troublant, non seulement les conversations du grand monde, mais le laisser-aller des intimes causeries et jusqu'aux épanchements les plus secrets de l'amitié.

Le marquis Adelardi avait été plusieurs fois déjà l'habitué de cette société qui lui convenait, et dans laquelle, plus qu'un autre, il devait briller, car lui aussi, nous le savons, il avait passé sa vie à l'école du silence forcé, et s'il avait compté jadis parmi ceux que ce genre de chaîne révolte, maintenant qu'il avait renoncé à tout effort pour la briser, il avait appris à s'en distraire. Mieux que tout autre étranger à Pétersbourg, il savait naviguer à travers les écueils de la conversation, être amusant, aimable, intéressant, et même en apparence hardi, sans jamais embarrasser son auditoire par une remarque hasardée ; et si parfois la vivacité du discours l'entraînait vers les limites qu'il était dangereux de franchir, la promptitude avec laquelle il savait lire et comprendre l'expression muette

d'une pensée suffisait pour lui faire changer, avec une nonchalante facilité, la direction du discours par lequel il semblait être le plus entraîné.

Il n'était toutefois d'humeur à parler à personne le jour, ou plutôt le soir, où nous le retrouvons chez la comtesse G..., femme d'un grand esprit, déjà âgée à cette époque, et dont le salon était l'un des plus brillants et des plus justement recherchés à Pétersbourg. Tout, en effet, y était déposé pour faciliter la causerie sous toutes ses formes, et s'il était un lieu où les limites dont nous venons de parler, bien que toujours présentes, fussent invisibles, c'était celui-là. Ce que, pas plus qu'ailleurs, on ne pouvait dire tout haut, on avait mille facilités pour le dire tout bas. D'autre part, à l'usage des gens prudents qui aimaient mieux ne rien dire du tout, il ne manquait pas de tables où ils pouvaient faire leur partie de whist ou leur partie d'échecs. Ajoutons de plus qu'un piano, placé à l'une des extrémités de ce grand salon, était toujours ouvert et à la disposition des amateurs, plus nombreux alors qu'aujourd'hui, où il est convenu que, même en famille, on ne peut plus se hasarder à faire de la musique à moins de posséder un talent consommé.

Mais dans cet aimable salon, notre marquis, d'ordinaire si sociable, était, ce soir-là, préoccupé et silencieux. Assis dans un coin sur un canapé où lui seul avait pris place, il ne s'était point mêlé à la conversation générale, et cependant, à mesure que le salon se remplissait et que différents groupes se formaient, çà et là, les étrangers et les diplomates surtout qui le fréquentaient en grand nombre, avaient abordé le grand sujet, et peu à peu on entendit murmurer de plusieurs côtés les noms de Mouravieff, de Ryleieff, de Pestel, et des deux autres condamnés à mort avec eux, aussi bien que celui des exilés qu'attendait une peine presque aussi terrible que la leur.

Bientôt un jeune attaché à l'une des légations allemandes, apercevant Adelardi, vint se placer auprès de lui sur le canapé où il s'était établi :

—Et Walden, lui dit-il à demi-voix, n'avez-vous pas obtenu deux fois la permission de le voir ?

—Oui.

—Et depuis qu'il connaît sa sentence, l'avez-vous revu ?

—Non, mais on m'a fait espérer que j'obtiendrai cette faveur !

—Il ne sera pas fâché, j'imagine, d'échapper à la potence !

—A la potence, je n'en doute pas, mais quant à la mort, je suis persuadé qu'il la trouverait préférable au sort qui l'attend.

—Pauvre diable ! mais aussi qu'allait-il faire... ?

— Dans cette galère ? dit le marquis en l'interrompant avec humeur. La question est à coup sûr fort à propos, et je la lui ferais comme vous, si, à l'heure qu'il est, je pouvais obtenir une réponse qui lui servit à quelque chose.

— A propos, dit son interlocuteur, vous savez, je pense, qui vient d'arriver à Pétersbourg ?

Le marquis l'interrogea d'un regard incertain : il attendait plus d'une arrivée ce jour-là.

— Eh parbleu ! la belle Vera, qui est enfin revenue à son poste.

— En vérité, s'écria Adelardi vivement, mais en ce cas, nous allons peut-être la voir paraître : on m'assure que, lorsqu'elle est ici, elle vient tous les soirs dans ce salon.

— Oui, mais seulement lorsque son service auprès de l'impératrice est fini. Il est bientôt dix heures : elle ne tardera pas sans doute. Notre aimable hôtesse est une de ses parentes.

— Je l'ignorais. Je connais peu la comtesse Vera. Lorsque j'étais ici, il y a trois ans, elle n'était pas encore à la cour : je l'ai vue seulement deux ou trois fois chez la princesse Catherine Lamianoff qui était ici alors, mais je ne lui ai jamais été présenté.

— Chez la princesse Catherine ? je le crois bien ; on disait qu'elle voulait la faire épouser à son fils qui, en effet, lui fit un instant une cour assidue. La jeune comtesse, alors, ne s'y montrait point insensible. En tient-elle encore pour lui, croyez-vous ?

— Je l'ignore.

— La pauvre fille ! je la plaindrais en ce cas ; mais il n'est pas fort probable qu'elle demeure longtemps engouée d'un galérien. Elle trouvera, du reste, sans peine des consolateurs, si elle veut bien en chercher.

En ce moment le piano se fit entendre. On vint chercher le jeune diplomate pour chanter une partie dans un trio qui allait être déchiffré. Cette musique improvisée mit un terme aux conversations qui commençaient à s'animer un peu trop de tous les côtés, sous la pression de l'intérêt causé, non par le délit, mais par l'infortune des coupables. Tous les connaissaient et plusieurs d'entre eux avaient appartenu naguère à cette même coterie où l'on osait à peine aujourd'hui prononcer leurs noms tout haut !

Adelardi demeura à la même place, la tête appuyée sur sa main, plus absorbé que jamais. Il prétendait écouter la musique, et même il battait la mesure machinalement. Mais il pensait à toute autre chose, et ne sortait de sa rêverie que lorsque la cloche retentissait pour annoncer l'arrivée d'une nouvelle visite ; il levait alors vivement la tête et regardait avec intérêt du côté de la porte. Mais

après chaque nouvelle apparition, il reprenait la même attitude, et il était évident que la personne qui venait d'entrer n'était pas celle qu'il désirait voir.

## LI

Au début de cette même soirée, une autre scène se passait non loin de là, dans un salon plus élégant et plus magnifique encore que celui dont nous venons de parler. Ce salon, cependant, n'était pas comme l'autre, disposé pour recevoir du monde mais seulement pour le plaisir et le bien-être de celle qui l'habitait—une femme, cela était visible,—bien qu'on n'y remarquât aucune profusion d'inutiles bagatelles ou d'ornements superflus ; mais on aurait dit que sa main ne pouvait toucher que ce qui était rare et précieux. L'or, l'argent, les pierres précieuses, éclataient en effet dans tous les objets destinés à son usage habituel, depuis la cassette ouverte qui contenait son ouvrage, jusqu'aux reliures somptueuses des livres épars sur le tapis brodé de la table, ou placé près d'un grand fauteuil sur une petite étagère en malachite. Ce grand fauteuil, destiné à la lecture, était aussi disposé pour le repos au moyen d'un coussin moelleux, couvert de la plus fine dentelle sur lequel pouvait s'appuyer la tête de la lectrice, dans une attitude à la fois gracieuse et commode. De toutes parts, en apercevait des fleurs de toute saison, en aussi grande abondance que si elles eussent grandi en plein air et en leur temps, et qui répandaient ensemble une odeur exquise, à laquelle se joignait celle de parfums, plus factices mais non moins doux, dont l'appartement était embaumé.

Si, comme on le prétend, et comme nous l'avons déjà remarqué, les lieux ressemblent à ceux qui les habitent, on est peut-être pressé de connaître la maîtresse de celui-ci. Nous allons donc la présenter au lecteur et nous efforcer de la peindre, telle qu'elle apparut aux yeux de ceux qui la virent à l'époque où nous transporte ce récit : une femme à l'âge où la beauté est dans sa fleur, et dont on disait avec vérité " qu'elle avait le port d'une déesse, et la taille d'une nymphe ; " un visage doux et pâle, noble toutefois par la délicate finesse des traits, attrayant par la pureté du teint, par le charme du regard et du sourire, et encadré par une chevelure flottante en longues boucles sur de gracieuses et blanches épaules.

Telle était celle qui, au son d'une voix mâle et sonore, parut dans le salon que nous venons de décrire, et se jeta dans les bras de celui qui venait de prononcer son nom.

Ils commencèrent par échanger des paroles qui exprimaient la joie de se revoir, après une longue séparation de quelques heures, et pendant longtemps ils semblèrent ne penser que l'un à l'autre. Leurs regards, leurs sourires se rencontraient, et l'on aurait pu croire qu'ils n'avaient pas d'autre affaire en ce monde que celle de s'aimer et de se le dire.

Mais peu à peu l'entretien changea de nature. Elle devint sérieuse, lui soucieux, et en répondant avec effort aux questions qu'elle lui adressait, et qu'elle répétait parfois avec insistance, il semblait céder à contre-cœur à sa propre condescendance envers elle et résister avec peine au désir de lui imposer silence. Une fois il se lève et s'éloigna d'elle; mais elle le suivit, passa doucement son bras sous le sien, et, se soulevant sur la pointe des pieds (car bien qu'elle fût fort grande, il la dominait de toute la tête), elle lui dit quelques mots à l'oreille.

Tandis qu'elle parlait, un changement eut lieu dans la physionomie de celui qui s'était penché pour l'écouter, un changement soudain et effrayant ! Elle s'en aperçut et le regarda avec surprise et avec une inquiétude qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant, tandis que, sans lui répondre, il revenait s'appuyer contre la cheminée et y demeurait les bras croisés, grave et silencieux.

Il avait alors vingt-neuf ans. Il était dans tout l'éclat de cette beauté que les souffrances, les soucis, les passions violentes d'une autre époque, les années elles-mêmes devaient à peine altérer : mais alors, à sa haute et noble stature, à une régularité de traits qu'aucun sculpteur n'eût pu idéaliser, se joignait un attrait dans la physionomie et le son de voix qui inspirait une sympathie plus vive encore que l'admiration. Jusque-là, il était rare qu'on eût vu luire dans ce regard ou trembler dans cette voix le ressentiment ou la colère, et c'était la première fois peut-être que, devant elle, cet éclair sombre et menaçant traversait ses yeux bleus. Elle n'osait plus l'interroger et elle attendit qu'il rompît le premier le silence. Peu à peu cette expression inquiétante changea et fit place à celle d'une tristesse profonde et amère.

— Ah ! dit-il enfin, c'est un triste début ! ..

Après un silence, il ajouta en regardant autour de lui :

— Chère demeure ! nous regretterons peut-être bien souvent les beaux jours que nous avons passés ici ! ..

— Nous ne la quitterons pas, répliqua-t-elle avec une vivacité où se trahissait l'habitude de n'être pas contrariée ; nous la conserverons telle qu'elle est et nous y reviendrons toujours. Nos *grands* jours, nous les passerons, s'il le faut, dans le triste palais d'hiver ;

mais nos *bons* jours, nous reviendrons les passer ici, et ces jours-là seront dans l'avenir ce qu'ils ont été dans le passé.

Il secoua la tête :

—Le passé était à nous : l'avenir ne nous appartient plus. C'est à notre grande patrie qu'il faut désormais nous donner tout entiers, à elle qu'il faut tout sacrifier—tout. Dieu l'attend de nous.

—Tout, répéta-t-elle avec un certain effroi. Eh quoi ! même la confiance ? Oh ! non, cette part du passé, personne n'y touchera ! et il en est une autre encore à laquelle je ne renoncerai jamais, c'est au droit d'implorer une faveur, d'obtenir un pardon.

Elle hésita, et acheva en joignant les mains et en fixant les yeux sur les siens avec une expression suppliante :

—Ne serai-je plus jamais entendue ?

—Pour les malheureux, toujours : pour les ingrats, jamais !

Il fronça le sourcil en disant ces mots et se dirigea vers la porte, mais elle l'arrêta.

Elle avait compris qu'il fallait se taire, et avec cette adresse qui est la diplomatie permise de l'amour, elle changea subitement de sujet et elle l'obligea à l'écouter tandis qu'elle faisait des projets conformes aux volontés qu'elle lui connaissait. Elle lui parla d'elle-même, de lui, de l'heureux passé, de l'avenir éclatant, de mille choses et de tout enfin, hormis de ce qui avait fait l'objet des paroles qu'elle avait dites à voix basse et qu'elle tenait en ce moment à lui faire oublier.

On a depuis longtemps deviné que nous sommes en présence du jeune couple impérial, dont le règne inattendu venait de débiter au milieu d'une tempête. C'était en effet leur coutume de se retrouver ainsi dans le palais qu'ils avaient habité aux premiers jours de leur heureuse union, lorsque aucune vision du trône ne se mêlait à celle de leur jeunesse et de leur amour<sup>1</sup>. Tous deux hésitèrent longtemps à quitter ce charmant palais, pour aller habiter la demeure souveraine ; et lorsqu'ils y furent contraints par la nécessité de leur position, ils gardèrent néanmoins tels qu'ils étaient et sans vouloir y rien changer, les lieux témoins des jours que, malgré l'éclat de la pourpre impériale, ils continuaient à nommer les plus beaux de leur vie.

Dès que l'impératrice fut seule, elle demeura un instant pensive ; puis, s'approchant de l'étagère en malachite, elle y prit une petite clochette d'or et la sonna vivement.

Au même moment une porte cachée dans la tenture s'ouvrit, et une jeune fille parut.

<sup>1</sup> Le palais Anitchkoff, dans la perspective de Newsky.



Elle s'arrêta sans parler, attendant un ordre ou une parole.

Rien cependant dans son attitude n'indiquait la craintive soumission qu'on aurait pu attendre d'une demoiselle d'honneur répondant au coup de sonnette de sa souveraine. Celle qui venait de paraître joignait, au contraire à une beauté majestueuse, un regard qui eût semblé trop fier si cette expression ne se fût modifiée dès qu'elle parlait. Alors ses yeux devenaient tantôt caressants, tantôt d'une vivacité qui semblait trahir toutefois plus de passion que de tendresse ; mais sa belle taille, ses yeux noirs et ses épais cheveux blonds, la blancheur mate de son teint la rendaient à la fois frappante et imposante.

Elle attendit quelques instants en silence... puis voyant que sa maîtresse se taisait, elle s'avança et parla la première :

—Votre Majesté a-t-elle daigné et osé plaider sa cause ? dit-elle.

L'impératrice sortit de sa rêverie et secoua tristement la tête.

—Ma pauvre Vera, dit-elle, il n'y faut plus songer.

La jeune fille pâlit.

—N'y plus songer ! s'écria-t-elle. O madame, se peut-il que ce soit là votre conseil?... Se peut-il qu'il n'y ait plus rien à attendre ?

L'impératrice, sans lui répondre, alla s'asseoir dans son fauteuil, prit un livre qui se trouvait sur l'étagère et se mit à le feuilleter d'un air préoccupé, comme si elle eût voulu mettre fin à l'entretien.

Les yeux de Vera flamboyèrent un instant et elle eut peine à réprimer une explosion de douleur ou d'irritation.

Elle se tut cependant et resta debout près de la table, effeuillant d'une main distraite une des fleurs du bouquet placé près d'elle dans une coupe de cristal.

L'impératrice, pendant ce temps, gardait ses yeux fixés sur son livre.

Au bout d'un instant, elle leva la tête et regarda la pendule.

—Je n'ai plus besoin de vous, Vera. Il est dix heures ; vous allez, je pense, ce soir chez la comtesse G... ?

—Oui, madame, si Votre Majesté n'a plus d'ordres à me donner.

—Non, je n'ai plus rien à vous dire... Ah ! j'oubliais ! Ouvrez ce tiroir, en désignant un meuble placé au fond de la chambre ; vous trouverez une lettre.

Vera obéit et apporta la lettre à sa maîtresse.

Chargez-vous, dit l'impératrice, de la faire remettre à son adresse. C'est la permission accordée à la princesse \*\*\* de suivre son mari en Sibérie. J'ai été heureuse de pouvoir rendre à cette héroïque femme ce triste service ; elle n'est pas la seule, du reste-

— Quel sort toutes ces femmes se préparent ! dit Vera avec un frisson d'horreur.

— Oui, en vérité, cela fait frémir, dit l'impératrice ; toutefois je les admire et je les servirai de tout mon pouvoir.

Vera se tut. Quelques instants après, voyant que sa souveraine ne semblait plus avoir rien à lui dire, elle s'approcha gravement pour prendre congé d'elle.

Au moment où elle s'inclinait pour lui baiser la main, l'impératrice l'embrassa au front.

— Allons, Vera, lui dit-elle, déridez-vous un peu, je vous prie. Je veux bien, pour vous contenter, vous promettre de faire encore une dernière tentative ; mais savez-vous, ma chère amie, que vous êtes bien généreuse de tant vous occuper de lui, car enfin ce n'est pas seulement à l'empereur qu'il appartient de l'appeler *un ingrat* !

Le visage de Vera devint pourpre, et elle se redressa vivement.

— Votre Majesté a le droit de tout me dire, dit-elle d'une voix tremblante ; mais, d'ordinaire, elle use de ce droit avec bonté.

— Tandis qu'en ce moment vous me trouvez cruelle ?... Eh bien, soit, n'en parlons plus. Bonsoir et sans rancune, ma chère.

Elle fit à sa demoiselle d'honneur un nouveau signe de tête pour la congédier ; Vera s'inclina, et, sans dire un mot de plus, elle sortit.

## LII

— “ La comtesse Vera de Liningen ! ”

A ce nom, Adelardi leva encore une fois la tête ; mais ce ne fut plus, comme auparavant, pour reprendre ensuite son attitude, car celle qu'il attendait avec tant d'impatience paraissait enfin : c'était elle !

Le motif de cette impatience, si on veut le connaître, était une résolution prise par le marquis, ce soir-là, de tenter auprès de la comtesse Vera une démarche en faveur de son ami ; mais d'abord, il était indispensable de reconnaître avec assurance quelles étaient ses dispositions à l'égard de celui-ci. Trouverait-il encore chez elle quelque reste de cette passion qu'elle avait si peu dissimulée à sa première rencontre avec Georges ? ou bien le dépit et le temps avaient-ils fait leur œuvre— l'influence de la cour aidant— et l'inconstant inspirait-il maintenant une indifférence que l'infortune du coupable n'avait pas désarmée ? Tout cela, Adelardi se flattait de le découvrir en une seule conversation, pourvu qu'elle consentît à causer avec lui. Quand à craindre qu'elle pût éluder sa pénétration, il avait à cet égard trop bonne opinion de lui-même.

Dès qu'elle parut, il la regarda donc avec le plus vif intérêt et avec une attention qu'il se permit sans scrupule ; ne l'ayant vue que deux fois, quelques années auparavant, sans lui avoir jamais adressé la parole, il ne pensait point qu'elle pût le reconnaître avant que la formalité d'une présentation nouvelle eût été accomplie.

Vera traversa le salon, sans embarras, avec la grâce et l'aisance d'une personne accoutumée au grand monde et à l'effet qu'elle y produit. Elle était toute vêtue de noir, la cour, et même la ville, portant encore, avec une rigueur sans exemple, le deuil de l'empereur Alexandre. Ce vêtement rendait plus frappante encore l'éclatante blancheur de son teint, la couleur dorée de ses cheveux et convenait à sa taille, d'une symétrie parfaite, mais plus noble que svelte. Pour unique ornement elle portait, attaché à l'épaule gauche, le nœud de ruban bleu auquel était suspendu le chiffre en diamants (insigne de son rang de demoiselle d'honneur), où étaient entrelacées les initiales des trois impératrices : Alexandrine, alors régnante ; Marie, l'impératrice mère ; enfin Elisabeth, la veuve inconsolable d'Alexandre, qui devait le suivre de si près au tombeau.

Une émotion récente colorait encore les joues de la jeune fille, et les larmes de l'orgueil blessé essuyées à la hâte avaient donné à son regard une expression mélangée de mélancolie et de hauteur, qui inspirait à la fois le désir de la plaindre et la crainte de l'aborder.

Elle commença par s'approcher de la table de whist où la maîtresse de la maison faisait sa partie. Celle-ci leva les yeux et se contenta de lui adresser en souriant un signe de tête amical. Vera, sans lui prendre la main, s'inclina et fit un geste à la fois gracieux et respectueux, en usage dans ces contrées entre deux femmes, lorsque l'une est beaucoup plus âgée que l'autre : elle prit le bout du châle de dentelle noire que portait la vieille dame et elle le porta à ses lèvres ; puis elle resta un moment debout, près de la table de jeu, et promena ses yeux autour d'elle.

Il n'y avait dans ce regard ni empressement, ni curiosité, ni coquetterie : c'était une simple reconnaissance des lieux et de ceux qui s'y trouvaient et il était facile de voir qu'elle ne cherchait et n'attendait personne ; elle répondait seulement tantôt par un léger mouvement de tête, tantôt par un sourire aux saluts qui lui étaient adressés.

Bientôt, apercevant un siège vacant, elle fit quelques pas pour aller y prendre place et se rapprocha ainsi du canapé où se trouvait Adelardi.

Elle était à peine assise, que le jeune diplomate qui, tout à l'heure, avait parlé d'elle, s'approcha avec un vif empressement auquel elle ne répondit que par un regard indifférent, en lui donnant deux doigts de sa main gantée. Ce fut là le moment choisi par le marquis pour s'approcher du jeune Allemand et lui demander de le présenter à la comtesse Vera.

À peine le nom d'Adelardi fut-il prononcé, qu'un souvenir, vague d'abord, puis assez distinct bientôt pour la faire rougir, se réveilla et pour un moment sembla lui causer un vif mouvement d'embarras; elle salua, sans parler, celui qui venait de lui être présenté, et, détournant sur-le-champ son visage, elle continua pendant quelques instants sa conversation avec l'autre; mais ce ne fut que le temps nécessaire pour reprendre contenance. Elle eut bien vite mis fin à cet entretien insignifiant, et se retournant alors tout d'un coup vers Adelardi, elle lui dit sans aucun reste d'embarras apparent :

— Je me souviens très-bien, monsieur le marquis, de votre séjour à Pétersbourg, il y a trois ans; mais j'étais si jeune alors que vous m'avez probablement oubliée.

Adelardi répondit comme il l'eût fait en tout cas, mais dans celui-ci, avec vérité, que ce doute ne lui était pas permis.

— Quant à moi, continua-t-il, n'ayant jamais eu l'honneur de vous approcher, je devais nécessairement me croire parfaitement inconnu de vous.

— Vous avez des amis qui prononçaient fort souvent votre nom, c'est pourquoi il m'était familier; tandis que, je l'avoue, vos traits s'étaient un peu effacés de ma mémoire.

— Les vôtres naturellement étaient demeurés présents à la mienne; d'ailleurs, moi aussi, j'entendais sans cesse parler de vous.

Il y eut un moment de silence.

— Avez-vous vu la princesse Catherine dernièrement? dit-elle.

— Non; j'ai quitté Florence au commencement de décembre.

— Pour venir à Petersbourg?

— Oui.

— Et depuis lors vous y êtes resté?

— Oui; vous étiez absente à mon arrivée, sans cela je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour pour solliciter la faveur que j'obtiens actuellement.

Encore un moment de silence, puis la jeune fille regarda autour d'elle et poursuivit plus bas :

— Vous étiez donc ici le 24 décembre?

— Oui.

Elle hésita un instant, et, baissant la voix encore davantage, elle dit :

—Et depuis ce jour fatal, avez-vous revu votre ami ?

—Oui, et j'espère le voir encore une fois... hélas ! une dernière fois.

Vera mordit ses lèvres, qu'un tressaillement nerveux faisait trembler; mais bientôt, avec un aplomb qui surprit et dérouta un instant son interlocuteur, elle reprit ;

—Je connaissais autrefois le comte Georges de Walden, mais depuis longtemps je l'ai perdu de vue. Néanmoins, cette sentence me fait horreur, et je ferais tout au monde pour qu'il pût y échapper... lui et les autres.

—Lui *comme* les autres ?... ni plus ni moins ?

—Ni plus ni moins ; ils me font tous pitié, et je voudrais que l'empereur leur fit grâce à tous.

Le son de la voix était loin d'être d'accord avec l'indifférence des paroles, mais son interlocuteur poursuivit comme s'il ne s'en fût point aperçu.

—Faire grâce à tous ! ce serait une chimère ! Mais il en est quelques-uns pour lesquels, peut-être, on pourrait implorer sa clémence.

—L'empereur est plus indulgent pour les coupables obscurs que pour ceux qui, après avoir été comblés de ses faveurs, ont méconnu ses bontés.

—Et cependant, poursuit le marquis avec insistance, même pour quelques-uns de ceux-là, il y aurait des circonstances atténuantes à faire valoir.

—En connaissez-vous quelques-unes de cette sorte qui pourraient servir la cause du comte Georges ? dit-elle vivement.

—Ne parlez pas si haut !... on pourrait nous entendre.

—Oui, vous avez raison, dit-elle, reprenant le même son de voix qu'auparavant, et tenez, changeons de place, nous avons l'air de conspirer ici, cela attire l'attention. Allons regarder les albums qui se trouvent là-bas sur cette table, nous y continuerons cette conversation plus à l'aise.

—Eh bien, reprit-elle dès qu'ils eurent opéré le mouvement quelle venait de conseiller et qu'elle se fut placée devant un album qu'elle prétendait feuilleter avec la plus grande attention.

—Eh bien ! répondit Adelardi, ce que je veux dire, c'est que beaucoup de choses inutiles à faire valoir devant la loi pourraient peut-être cependant ne pas demeurer sans effet sur celui qui est le maître de la loi.

Et tandis qu'elle l'écoutait avec un intérêt que ses yeux animés ou attendris, ses joues brûlantes, ses lèvres entr'ouvertes, manifestaient fort au delà de son intention, Adelardi plaida la cause de son ami, en racontant tout ce que nous savons sur la complicité plus apparente que réelle, sur son ignorance des desseins véritables des conjurés, sur les circonstances qui, le 24 décembre, avaient causé sa présence parmi les insurgés. Enfin il lui donna tous les détails qu'elle avait ignorés jusque-là, ayant seulement appris de loin le délit de Georges et la sentence qu'il allait subir.

—Et l'empereur, dit-elle vivement, sait-il que dans cette funeste journée c'est lui qui a sauvé la vie de son frère ?

—J'en doute. Deux témoins seulement auraient pu l'attester. L'un d'eux a eu peur de se compromettre, et n'a point comparu ; l'autre a été récusé.

—Qui était cet autre témoin ?

—Un nommé Fabiano Dini, secrétaire de Georges, un grand coupable, celui là, et qu'on a déclaré indigne de foi. Il disait vrai cependant, et désirait ardemment que son témoignage pût sauver son maître.

—Il est condamné avec lui, sans doute ?

—Oui, et plus sévèrement que lui ; car il est condamné à perpétuité, tandis que la peine de Georges n'est que de vingt-cinq ans !

—Que vingt-cinq ans ! répéta-t-elle en frissonnant.

—Oh ! oui, c'est horrible plus horrible que la mort ! Et Georges portera envie au misérable qui est la cause première de son infortune ; car ce Dini, blessé très-grièvement le 24 décembre, sera mort probablement avant le jour fixé pour leur lugubre départ.

En ce moment, ils furent interrompus par un incident qui n'était point étranger au sujet de leur entretien.

Une femme vêtue modestement, qui jusque-là s'était tenue à l'écart, s'approcha de la jeune demoiselle d'honneur, et, d'une voix émue et respectueuse, elle lui demanda si la requête adressée à Sa Majesté Impériale avait été agréée.

—Oui, dit Vera avec empressement. La permission est accordée, et à l'heure qu'il est, la princesse \*\*\* l'a reçue. Je l'ai déposée moi-même à sa porte en venant ici.

Elle tendit amicalement la main à celle qui venait de lui parler. Celle-ci se pencha, comme si elle eût voulu la baiser, mais Vera l'en empêcha en l'embrassant cordialement.

—Voilà une vraie et fidèle amie du malheur, dit-elle lorsque l'autre se fut éloignée. Elle serait capable de suivre elle-même maintenant en Sibérie celle dont elle a été la dame de compagnie

pendant ses jours heureux. La princesse \*\*\* a du reste, dans son infortune, le bonheur de se sentir aimée et respectée de tous.

—Assurément, dit Adelardi. Quelle femme admirable, en effet!

—Si admirable, répondit Vera, que je ne la comprends pas du tout.

— Comment?

— Non, ce qu'elle veut faire, elle et d'autres, dépasse ma compréhension.

—Eh quoi! dit Adelardi en la regardant avec un peu de surprise, vous ne comprenez pas qu'une femme puisse se dévouer ainsi tout entière pour un homme... pour un mari qu'elle aime?

Vera secoua la tête.

—Non, dit-elle je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Si j'étais dans cette situation, si j'avais le malheur d'aimer l'un de ces condamnés, il pourrait compter sur moi pour chercher à obtenir sa grâce et pour user, dans ce but, de tous les moyens en mon pouvoir. Mais quant à partager son sort et à le suivre en Sibérie, non, mon cher marquis, je vous le déclare franchement, voilà une preuve de tendresse et de dévouement dont je me sens parfaitement incapable.

Une vision s'offrit en ce moment à la pensée d'Adelardi, qui fit un peu pâlir la beauté qu'il avait devant les yeux, et diminua légèrement l'admiration fort vive avec laquelle il l'avait regardée jusque-là.

—Eh bien, lui dit-il après un moment de réflexion, je connais un de ces condamnés pour lequel une femme, une jeune fille à peu près de votre âge, est prête à accomplir un acte encore plus dévoué que celui de la princesse \*\*\*, car elle n'est pas sa femme. Elle n'est que... sa fiancée, et elle veut l'épouser tout exprès pour partager son sort.

—Ceci est tout à fait original, dit Vera.

—Pour cela, poursuivit Adelardi, elle a une double faveur à obtenir, et elle vient dans ce but à Pétersbourg, où elle sera peut-être demain, au plus tard dans quelques jours. Je me suis chargé de solliciter pour elle une audience de l'impératrice. Puis-je m'acquitter en ce moment de ce mandat par votre entremise?

—Sans doute. Toutes ces requêtes ont passé par mes mains, et aucunes n'ont été rejetées. Mais celle-ci est à coup sûr plus singulière que les autres.

Elle tira un petit portefeuille et un crayon de sa poche.

—Le nom de votre protégée?

Adelardi hésita un instant; puis il dit, en examinant avec un peu d'inquiétude l'effet qu'il allait produire :

—Elle se nomme... Fleurange d'Yves.

Il fut soulagé lorsque la demoiselle d'honneur inscrivit tranquillement ce nom dans son calepin en disant :

—Fleurange ! voilà un nom fort bizarre, et que je n'ai jamais entendu de ma vie... Demain, poursuivit-elle en se levant et en remettant le portefeuille dans sa poche avant midi vous aurez une réponse. A revoir, monsieur le marquis.

Au moment où elle lui donnait la main, elle ajouta à voix basse :

—Je vous remercie de tout ce que vous m'avez appris, et je tâcherai de m'en servir. Si vous voyez le comte Georges, dites-lui... Mais non, ne lui dites rien. Si, par impossible, je réussissais, il serait temps de lui apprendre ce qu'il doit à mes efforts. Sinon... il vaut mieux qu'il ignore toujours que j'ai échoué.

Le marquis Adelardi rentra chez lui fort préoccupé, et il prit d'abord avec distraction deux lettres qui l'attendaient sur la table. Mais après les avoir ouvertes, il les lut successivement avec un égal intérêt.

Il regarda d'abord la signature de la première :

—Clément Dornthal. C'est le cousin qui accompagne notre belle voyageuse. Les voilà donc arrivés !... Allons, le dénouement du drame approche ; tâchons de jouer chacun nos rôles avec prudence. Le mien n'est pas le plus facile de tous !

Il ouvrit l'autre billet et le parcourut rapidement.

—Jeudi !... Je le verrai jeudi, à deux heures... Pauvre Georges ! ce sera une douloureuse rencontre, malgré la nouvelle dont je serai porteur, et la consolante surprise qui l'attend.

Il acheva le billet, et vit avec satisfaction que, grâce à la puissante intervention qui s'était mise en œuvre pour lui, il lui serait permis d'approcher le prisonnier, chaque jour pendant une heure, durant la semaine qui devait s'écouler jusqu'au départ du triste convoi des exilés.

—Pauvre Georges ! répéta-t-il encore. Se peut-il que nous en soyons là ?... Qui sait encore ? Si, comme on le dit, *ce que femme veut, Dieu le veut*, tout espoir ne serait peut-être pas perdu ; car, si je ne me trompe, voici deux volontés féminines appliquées à le servir, et assez énergiques pour vaincre en sa faveur le sort le plus contraire. Deux, c'est une de trop, sans doute, et je viens de courir un peu hardiment peut-être le risque d'une collision redoutable. Mais enfin, au point où en sont les choses, elles ne peuvent guère empirer. Si la belle Vera réussit, ce sera à Georges à se tirer de la position compliquée où pourra le placer la reconnaissance entre celle qui l'aura sauvée et celle qui était prête à le suivre. Si défini-



tivement, au contraire (comme cela n'est que trop probable) elle échoue, alors la chose devient fort simple, et il est évident qu'en ce cas notre charmante héroïne n'aura point de rivale à redouter.

## LIII

Après toutes les surprises désagréables qui s'étaient succédé pour mademoiselle Joséphine pendant leur pénible voyage, elle en avait éprouvé une d'une nature différente, mais plus grande que toutes les autres, en arrivant à son terme. Son imagination, on le sait, ne faisait jamais grand frais pour embrasser ce qui dépassait le strict nécessaire. Ce n'était pas sans peine qu'elle avait réussi à comprendre que sa chère Gabrielle était décidée à venir épouser un inconnu, lequel était condamné aux galères, et cette idée inconcevable semblait avoir pénétré dans son esprit, à l'exclusion de toutes les autres. Elle était partie pour aller rejoindre un prisonnier, et depuis son départ d'Heidelberg elle se regardait comme acheminée vers un cachot. Aussi, lorsqu'elle entendit ces mots : " Nous sommes arrivés ! " et que leur traîneau passa sous la voûte d'une vaste porte cochère, elle fut saisie d'un grand frisson.

Ce fut donc avec une sorte de stupéfaction qu'elle se trouva dans un vestibule brillamment éclairé, conduisant par un large escalier à une belle et longue galerie, puis à une enfilade de salons au bout de laquelle on introduisit les voyageurs dans une salle à manger où les attendait un souper d'une recherche aussi inconnue pour mademoiselle Joséphine que la splendeur avec laquelle il était servi. Elle regardait avec une muette surprise, osant à peine toucher aux mets placés devant elle, et interrogeant du regard ses deux compagnons avec une expression de grande perplexité. Mais tous deux semblaient émus et préoccupés au point de ne rien observer de ce qui se passait autour d'eux. Fidèle à son habitude, mademoiselle Joséphine s'abstint pour le moment de les questionner.

Le repas s'acheva en silence. Clément écrivit ensuite un billet qu'un valet de chambre se chargea, devant elle, de faire parvenir à *M. le marquis* ; puis les deux voyageuses furent conduites dans les appartements qui leur avaient été préparés. Fleurange embrassa sa compagne, lui souhaita une bonne nuit, et mademoiselle Joséphine demeura seule dans une chambre telle qu'elle n'en avait jamais vu, en face de grandes glaces où, pour la première fois de sa vie, elle s'apercevait de la tête aux pieds, et en présence d'un lit

à baldaquin qu'elle osait à peine croire destiné à sa modeste personne, et où elle ne s'étendit enfin qu'avec un respect qui troubla longtemps son repos. Jamais l'excellente Joséphine ne s'était trouvée à ce point hors de son élément. Elle se demandait avec surprise si c'était bien elle-même qui était là, sous ces rideaux de soie; et lorsqu'elle s'endormit enfin, elle rêva que Gabrielle, splendidement vêtue, montait sur un trône, et qu'elle, mademoiselle Joséphine, vêtue de même, y montait avec elle. Ce sommeil agité ne fut pas de longue durée. Avant le jour elle était debout, et elle attendit avec impatience que l'heure fût assez avancée pour pouvoir quitter sa belle chambre et aller faire un voyage de découverte dans cette demeure inconnue qui, la veille au soir, lui avait paru être un palais de fées.

Cette impression ne fut point amoindrie par la lumière du jour. L'appartement était, en réalité, splendide et meublé avec le goût que la princesse Catherine faisait régner partout, et qui était aussi recherché dans cette maison, où elle ne séjournait que trois mois de l'année, que dans le palais de Florence où elle passait sa vie.

Mademoiselle Joséphine alla donc d'une chambre à l'autre dans un état d'admiration toujours croissante; et, tout en se promenant ainsi, elle remarqua que partout elle trouvait la même température douce et chaude, et ceci lui sembla tenir du prodige; car toutes les portes étaient ouvertes, et non-seulement elle ne voyait de feu nulle part, mais elle n'apercevait pas aux fenêtres la moindre vitre ou même le moindre châssis. Rien, en apparence, ne semblait la séparer de l'air glacé du dehors: glacé, en vérité, car à leur arrivée, ils avaient trouvé à Pétersbourg un froid de 15 à 18 degrés, et pourtant... Que signifiait cette merveille? elle n'avait pas le moindre froid, bien que la vue de ces grandes fenêtres lui fit frissonner et qu'elle n'osât regarder que de loin la vue que l'on découvrait au-delà.

C'était une vaste plaine, couverte de neige, sillonnée de routes tracées et bordées par des branches de sapins. Des véhicules de toutes sortes circulaient en tous sens. De loin en loin, de vastes constructions, et au delà, les sombres murs d'une forteresse flanquée d'une église dont la flèche dorée brillait au soleil d'hiver, soleil éclatant et sans chaleur, qui répandait sur la neige un éclat presque trop éblouissant et dont la lumière trompeuse, loin d'annoncer quelque adoucissement au froid de la saison, était au contraire le signe le plus certain de son impitoyable rigueur.

Tout en admirant, en regardant et en s'étonnant ainsi, mademoiselle Joséphine parvint jusqu'au dernier salon de l'enfilade, et

là, debout devant l'une de ces grandes fenêtres, elle aperçut Fleurange immobile et absorbée dans une si profonde rêverie, qu'elle ne tourna point la tête à son approche.

— Ah ! Gabrielle, vous voilà ! Dieu soit loué ! J'étais perdue, et je me retrouve en vous voyant. Mais que faites-vous là, bon Dieu ! près de cette fenêtre ouverte ?

Fleurange, à ce mot, se retourna en souriant.

— Ouverte ! Ma bonne Joséphine, nous n'y resterions pas longtemps vivantes, vous et moi, vêtues comme nous voilà !

— En effet, je ne puis comprendre que je ne sois pas déjà glacée, et pourtant...

Fleurange lui fit signe d'approcher (car la vieille fille se tenait toujours à une distance respectueuse de ces menaçantes ouvertures), et elle lui fit toucher de la main la glace épaisse qui formait, d'un seul morceau, la totalité de la fenêtre. Luxe inconnu à cette époque, ailleurs qu'à Pétersbourg, et qui trompait souvent même des yeux moins inexpérimentés que ceux de la simple Joséphine.

Rassurée et de plus en plus émerveillée, celle-ci demeura à côté de Fleurange, près de la fenêtre, et elle profita de l'occasion pour lui faire toutes les questions qu'elle avait réprimées jusque-là. Peu à peu tout lui fut expliqué, et elle comprit que cette maison magnifique était celle de la mère du comte Georges.

— lui ! se hasarda-t-elle à dire, lorsque Fleurange eut répondu à toutes ses questions. Lui, Gabrielle, où est-il ?

— Lui ! répéta Fleurange, tandis que ses joues se coloraient et ses yeux se remplissaient de larmes, il est là ; là, Joséphine, dans les murs de cette forteresse qui est devant nos yeux !

La pauvre Joséphine fit un soubresaut de surprise.

— Pardon ! dit-elle. Si j'avais su cela, je n'aurais rien dit.

— Pourquoi, Joséphine ?... Oh ! la vue de ces murs ne me fait pas peur ! J'ai hâte de les franchir, au contraire ; j'ai hâte de quitter toute cette splendeur qui, maintenant comme autrefois, me sépare de lui ! O ma bonne amie, il ne faudra pas me plaindre, le jour où vous me saurez réunie à lui !

Ce langage passionné faisait toujours à la vieille fille l'effet le plus étrange. Aussi se contenta-t-elle de répondre docilement :

— Eh bien, ma chère petite, nous ne vous plaindrons pas ! C'est nous, moi et le pauvre Clément, qu'il faudra plaindre ce jour-là, et il ne faudra pas nous en vouloir si...

Et en dépit d'elle-même, de grosses larmes, qu'elle essuya promptement, lui vinrent aux yeux.

Elle se tut pendant quelques instants, puis elle passa à un autre

sujet, car elle sentait que celui-là la conduirait promptement à une explosion de douleur qu'elle était décidée à contenir pour ne pas affliger sa jeune amie.

— Comment nomme-t-on cette grande plaine qui est là devant nous, entre le quai et la forteresse ? dit-elle bientôt.

— Cette plaine, répondit Fleurange en souriant, c'est la Néva.

— La Neva ?...

— Oui, la rivière qui traverse la ville.

— La rivière ? répéta mademoiselle Joséphine. Allons donc, Gabrielle, je sais bien que je suis fort sotte en ce qui concerne les pays étrangers, mais pas au point, cependant, de croire ce que vous me dites-là. Une rivière !... sur laquelle je vois de mes yeux plus de cent voitures, traîneaux, chariots de toutes espèces, qui se croisent en tous sens, et des maisons ! et des hangars ! Et qu'est-ce que ces deux grandes montagnes que j'aperçois là-bas ?

— Ce sont des montagnes de glace, de vraies montagnes russes, Joséphine, qu'on a imitées en bois, il y a trois ans, à Paris : vous en souvenez-vous ? Celles-ci, m'a-t-on dit, ne sont élevées à cette place que temporairement pendant le carnaval.

— Fort bien ; mais tout cela prouve que ce n'est pas la rivière et que vous vous trompez.

— Cela paraît incroyable, en effet, mais tout ce que nous voyons là disparaîtra au printemps, et il ne restera qu'une belle eau bleue, qui coulera entre ce magnifique quai de granit et la forteresse ! Cependant, j'en conviens, ne l'ayant jamais vue, j'ai moi-même peine à me le persuader.

En ce moment Clément parut. Il était pâle et silencieux, et tout indiquait que, pour d'autres raisons que mademoiselle Joséphine, sa nuit n'avait pas été moins agitée que celle de la vieille fille. Après quelques paroles échangées avec ses compagnes, son regard traversa la large rivière et se fixa, comme celui de Fleurange, sur les sombres murs de la forteresse.

C'était un hasard étrange qui les avait amenés là, précisément en face de ce lieu, qu'il regardait avec désespoir, avec jalousie, avec horreur, et cependant dont il ne pouvait détourner ses yeux.

— Là, pensait-il, était donc le terme ! Pour elle, le but désiré, pour lui, le tombeau de sa jeunesse ! Oui ! une fois qu'elle aurait franchi ces murs, tout serait fini à jamais, dût il vivre au delà du terme ordinaire. Sa vie, à lui, allait finir, à vingt ans !...

Ces réflexions, et d'autres du même genre, n'étaient point faites pour rendre Clément aimable ce matin-là. Aussi était-il, non-seulement sérieux, ce qui lui arrivait souvent, mais, contre son habitude, sombre et taciturne. Leur déjeuner s'acheva en silence, et

ce fut ensuite avec un grand effort qu'il parvint à reprendre à peu près son attitude ordinaire.

— Ma cousine, dit-il alors, j'ai l'air maussade ce matin, je le sens, et je vous en demande pardon. Mais, croyez que je ne suis que triste, triste de l'heure qui s'approche. Cela nous est bien permis, n'est-ce pas? continua-t-il en prenant la main de mademoiselle Joséphine et vous n'exigez pas, je pense Gabrielle, que nous nous séparions de vous sans regret?

— C'est ce que je lui disais à l'instant, dit la pauvre Joséphine, en s'essuyant les yeux; elle dit qu'elle est heureuse, qu'il lui tarde d'être là-bas—en jetant un regard à travers la rivière;— nous ne voulons que son bonheur, cela est certain; mais enfin, pour nous...

— Oui, dit Clément avec un sourire d'une tristesse amère, pour nous, les jours qui vont venir ne seront pas des jours heureux, et nous avons décidément le droit d'être tristes. Pour moi, je le suis aussi, Gabrielle, de ceux qui finissent, car, dans cette sphère où nous voici parvenus, mon rôle est achevé, et je perds aujourd'hui, sans retour, la joie de pouvoir vous être utile à quelque chose.

Il parlait encore lorsqu'on annonça le marquis Adelardi.

Clément se leva à la hâte.

— Restez, Clément, dit vivement Fleurange, restez; je veux que cet excellent ami vous connaisse.

— Je le veux aussi, mais pas en ce moment. Dites-lui que demain, oui, demain matin... ou même ce soir, s'il veut me recevoir, je me présenterai chez lui; ne me retenez pas maintenant.

Et, avant que le marquis eût paru, Clément était parti. Il se sentait de trop dans cette rencontre qui, pour Fleurange, était en effet, bien loin d'être indifférente. Revoir l'ami, le confident de Georges, celui qui, dans ce moment solennel, allait être entre eux un intermédiaire autorisé par sa mère!... Il y avait bien dans ses pensées de quoi se sentir émue! Adelardi au surplus lui avait toujours inspiré sympathie et confiance, et, dans ce monde nouveau où elle se trouvait, elle comprenait combien son expérience lui serait utile et bienfaisante, car Clément avait eu raison de dire, tout à l'heure, qu'ici il ne pouvait plus rien. Il était aussi ignorant qu'elle-même des habitudes et des usages de la cour. Et, cependant, pour obéir aux instructions de la princesse Catherine, son premier soin devait être de se faire présenter à l'impératrice. Perspective formidable, dont elle était mille fois plus effrayée que de tout ce qui l'attendait au delà. Elle accueillit donc le marquis avec une confiance enfantine, et celui-ci sentit redoubler à sa vue l'attrait qu'elle lui avait toujours inspiré. C'était cette même beauté,

cette même simplicité ; c'était surtout ce charme, unique à ses yeux blasés, de ne ressembler à aucune autre ! Le nouveau genre de courage dont elle se montrait capable lui faisait aussi apprécier davantage celui qu'elle avait manifesté en se séparant de Georges, et lui révélait toute l'étendue du sacrifice accompli naguère avec tant de fermeté.

La mission qui avait été confiée à Adelardi prit donc à ses yeux un caractère plus grave qu'auparavant, et il fut un instant tenté de se reprocher d'avoir appelé la veille au secours de Georges une rivale, et peut-être une ennemie de la charmante fille qui était là devant lui.

Toute réflexion faite pourtant, il ne put regretter cette dernière tentative en faveur de son ami. Si elle échouait et si, par hasard, Vera était ensuite tentée de voir avec déplaisir une autre accomplir l'acte de dévouement dont elle s'était déclarée incapable, il avait pris quelques précautions pour la dérouter, et il se flattait que la grâce serait obtenue avant qu'elle eût découvert par qui elle était implorée.

En attendant, la demoiselle d'honneur avait été exacte. Le marquis apportait déjà sa réponse, et il la mit en ce moment entre les mains de sa jeune amie.

— Votre demande est accordée : "Mademoiselle Fleurange d'Yves sera reçue par Sa Majesté, jeudi à deux heures.

" V. L."

— Après-demain ! dit Fleurange avec émotion. Puis elle poursuivit en rougissant : — Mais, comment se fait-il que ce nom, que je ne porte plus depuis si longtemps, se trouve dans ce billet ?

— C'est bien le vôtre, n'est-ce pas ? répondit évasivement le marquis.

— Oui, c'est le mien, mais...

Elle s'arrêta. Un souvenir particulier s'attachait maintenant pour elle, au nom de Fleurange. Depuis plus de trois ans, Georges seul l'avait prononcé. Et, un jour, à jamais gravé dans sa mémoire, il lui avait dit " qu'il gardait ce nom pour lui, pour *lui seul*."

Elle regretta de le trouver là, écrit de cette main étrangère, et en éprouva un serrement de cœur involontaire.

— J'aurais mieux aimé que cette demande eût été faite sous le nom que je porte toujours.

— Pardonnez-moi ; en ce cas, je suis le coupable, dit Adelardi ; j'ai cru la chose indifférente, et il m'a semblé que le nom de *Fleurange* fixerait mieux l'attention de celle dont vous devez implorer la faveur, et resterait plus sûrement dans sa mémoire.

Ce n'était là qu'un prétexte qui lui vint à l'esprit pour répondre à une question qu'il n'avait pas prévue. Son véritable motif avait été de dissimuler à la demoiselle d'honneur un autre nom qui lui eût peut être été moins étranger, et auquel pouvait se rattacher dans son esprit quelque prévention contraire au succès de la demande dont elle s'était faite l'intermédiaire.

## LIV

Deux heures venaient de sonner. Vera, selon sa coutume, attendait dans le salon qui précédait celui où l'impératrice donnait ses audiences, La porte fut bientôt ouverte par un huissier, et la personne qui était attendue ce jour-là parut en présence de celle qui devait l'introduire.

Il y eut de la part de l'une et de l'autre un premier et involontaire mouvement de surprise.

Fleurange s'arrêta incertaine ; l'aspect de Vera ne répondait en rien à l'idée qui s'était présentée à son esprit lorsqu'on lui avait annoncé " qu'à la porte de Sa Majesté, elle trouverait la demoiselle d'honneur de service," et elle se demanda un instant si elle était en présence de l'impératrice elle-même.

Vera, de son côté, s'attendait encore moins à voir une suppliante telle que celle qui venait de paraître.

La princesse Catherine, qui pensait à tout, avait eu soin, en effet, de disposer pour ce grand jour la toilette de celle que, dans ce moment, elle regardait comme la fiancée de son fils ; et, l'heure venue, la jeune fille ouvrit un coffre, mis à part dans son bagage et obéit docilement aux instructions qu'elle y trouva écrites de la main de la princesse, avec le costume qu'elle devait revêtir.

C'était cependant une robe noire, comme le voulait alors l'étiquette, mais c'était une robe de cour, et la princesse s'était complu à la rendre aussi magnifique que possible. Fleurange, ainsi vêtue, était éclatante. Pour tous bijoux, néanmoins, elle ne portait qu'une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une croix cachée dans son corsage (don précieux de son père, qu'elle ne quittait jamais), et à son bras droit était attaché un bracelet que la princesse Catherine avait ôté du sien, pour le donner à la jeune fille, la veille de son départ, en l'assurant qu'il lui porterait bonheur. Sur sa tête aucun ornement ; mais ses beaux cheveux relevés et tressés d'une manière inusitée à cette époque, gracieuse toutefois, aussi bien que frappante, et qui ajoutait un charme original de

plus à celui de toute sa personne, assez noble pour sembler être née à la cour, assez simple pour indiquer avec évidence qu'elle y paraissait pour la première fois.

Les deux jeunes filles se regardèrent, et, ainsi que nous l'avons dit, leur surprise fut mutuelle. Mais ce ne fut qu'un instant.

Vera s'avança :

— Mademoiselle Fleurange d'Ives, n'est-il pas vrai ? dit elle.

Fleurange s'inclina.

— L'impératrice vous attend, suivez-moi.

Elle la précéda, et, arrivée à la porte, qu'elle allait ouvrir, elle lui dit :

— Otez le gant de votre main droite, c'est l'étiquette, et remettez votre supplique de cette main là.

Fleurange obéit, et déganta machinalement sa belle main, dans laquelle tremblait le papier qu'elle tenait. Elle s'arrêta un instant, pâle et émue.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit la demoiselle d'honneur d'une voix encourageante. Sa Majesté est la bonté même, et vous n'avez rien à craindre. Elle est, d'ailleurs, on ne peut mieux disposée à vous bien recevoir.

Il n'y eut plus le temps d'ajouter une parole.

La porte venait de s'ouvrir. Vera entra la première, elle s'inclina, et fit passer Fleurange devant elle. Puis, après une nouvelle et profonde révérence, elle se retira, laissant la jeune fille seule avec l'impératrice.

L'audience dura au delà d'une demi-heure, et Vera, bien qu'accoutumée à attendre, commençait à trouver le temps long, lorsque la porte se rouvrit, et Fleurange reparut. Elle avait le visage ému, les yeux brillants et humides. En apercevant Vera, elle s'arrêta et lui prit les mains.

— Oh ! vous aviez raison, dit-elle. Sa Majesté a été pour moi d'une adorable bonté ! Mais je sais aussi ce que je vous dois ! Je sais que c'est grâce à vous que j'ai été exaucée, même avant d'être entendue. Que Dieu vous récompense, mademoiselle, et vous rende ce que vous avez fait pour moi !

Vera répondit à cette expansion avec une cordialité qui ne lui était pas toujours d'habitude. Puis elle accompagna Fleurange jusqu'à la porte. Là, en se disant adieu, leurs yeux se rencontrèrent, et une même impulsion leur fit faire à toutes deux un léger mouvement... Mais un peu de timidité d'une part, un peu de hauteur de l'autre les arrêta, et les deux jeunes filles se quittèrent sans s'être embrassées.



Vera retourna lentement sur ses pas et rentra dans le salon de l'impératrice. Dès que celle-ci l'aperçut :

— Eh bien, Vera, qu'en dites-vous ? Avez-vous jamais vu une plus charmante apparition ?

— Cette jeune fille est en effet bien belle, dit Vera d'un air pensif ; elle a des yeux comme je n'en ai jamais vu.

— Oui, en vérité ! des yeux qui vous regardent si bien en face ! un regard si simple, si droit, presque si assuré, s'il n'était pas si doux ! Je n'ai pas eu de peine, je vous en répons, à lui promettre d'envoyer et de recommander sa requête. Tenez, elle est là, je n'ai pas même voulu la lire. Je suis décidée à faire accorder à cette charmante fille tout ce qu'elle demande. Il me suffit de savoir qu'elle aime un de ces condamnés et qu'elle veut l'épouser pour le suivre. On ne lui refusera pas cette terrible faveur, je m'en fais le garant.

L'impératrice alla se rasseoir dans un grand fauteuil.

— Mais quels fous sont les hommes ! — poursuivit-elle, après un moment de silence. — Jeter ainsi dans de folles aventures le bonheur des autres avec le leur ! En vérité, j'admire ces femmes que rien ne rebute, que rien n'épouvante et qui se sacrifient ainsi pour ces égoïstes.

— Oui, dit Vera, leur dévouement est sans doute admirable ; mais les femmes qui implorent, qui supplient, qui détournent enfin le châtiment de la tête des coupables, ont aussi un bien beau rôle, madame, un rôle que ces malheureux ont sujet de bénir.

— Je vous comprends, Vera. Vos grands yeux suppliants n'ont rien à me rappeler ni à me reprocher : j'ai déjà dit à l'empereur tout ce que j'ai appris de vous hier. Il faut laisser maintenant sa magnanimité le guider et ne plus l'importuner.

Ces mots furent dits avec un léger accent d'autorité, et quelques instants de silence les suivirent.

Vera avec un mélange de tristesse et d'humeur, demeura immobile et les yeux baissés, attendant que sa souveraine lui donnât ses ordres.

Dans cette attitude, elle aperçut à ses pieds, sur le tapis, un bracelet qu'elle ramassa, pour le rendre à sa maîtresse, lorsque celle-ci le reconnut :

— Ah ! dit-elle, c'est le talisman que cette charmante créature portait tout à l'heure à son bras. Gardez-le, Vera, vous le lui renverrez demain avec la réponse qu'elle attend.

Vera regarda curieusement le bracelet : c'était une épaisse chaîne d'or, fermée par une cornaline d'un rouge foncé, sur laquelle était gravé un talisman. Ce bijou ne lui était pas absolu-

ment inconnu. Elle avait vu à quelqu'un un bracelet pareil à celui-là. Elle en était sûre, mais à qui ? Elle ne pouvait en ce moment se le rappeler.

Tandis qu'elle faisait cet examen, l'impératrice poursuivit :

— Maintenant, sans perdre de temps, mettez-vous là, à cette table, et écrivez de ma part au prince W..., *de ma part*, entendez-vous ? Joignez cette supplique à votre lettre, et dites que je désire que la demande qu'elle contient soit accordée et que je le prie de m'envoyer la réponse (la réponse favorable) demain matin au plus tard. Dès qu'elle arrivera, vous l'enverrez sans retard, en mon nom, à cette jolie fille. Elle demeure dans la maison de la princesse Catherine Lamianoff. sur le grand quai.

Vera tressaillit légèrement.

— De la princesse Catherine ?

— Oui, mais hâtez-vous de faire ce qu'il y a de plus pressé.

Vera regarda de nouveau le bracelet : ce nom venait de fixer le vague souvenir imparfaitement réveillé tout à l'heure ; c'était à elle, à la princesse Catherine qu'elle avait vu ce bracelet.

— Voyons, Vera, à quoi pensez-vous ?

— A rien, madame. Pardon.

— Ecrivez alors bien vite ce que je vous ai dit, et faites porter la lettre et son contenu sans retard.

Vera obéit sans répliquer. Elle prit la supplique et s'approcha d'une table placée dans la profonde embrasure de l'une des fenêtres, devant laquelle un treillage d'or couvert de plantes grimpanes formait un véritable paravent.

Dès qu'elle fut à cette place, où elle ne pouvait plus être aperçue, et avant de commencer à écrire la lettre qui lui avait été dictée, elle ouvrit vivement la supplique et la parcourut des yeux. Ce regard suffit pour justifier le soupçon qui venait de naître. Une pâleur mortelle couvrit son visage ; ses traits, si calmes d'ordinaire, furent subitement transformés par la plus violente explosion de courroux et de haine. Elle froissa le papier et demeura immobile sur la chaise où elle était tombée, hors d'état d'agir, de penser, de se rappeler ni où elle était, ni ce qu'elle avait à faire.

Enfin elle revint à elle et fit un effort pour rassembler ses idées. Les instants s'écoulaient : l'impératrice allait s'étonner du temps qu'elle mettait à lui obéir. Elle prit donc une plume ; mais elle avait à peine tracé quelques mots d'une main tremblante, lorsqu'un bruit inusité à cette heure, se fit entendre dans la cour : le tambour battait, le poste se mettait sous les armes. Vera se leva avec surprise et regarda par la fenêtre. L'empereur arrivait dans son traîneau, seul et sans escorte, selon sa coutume, quoique cette

heure ne fût pas celle où il venait d'ordinaire. Peu après, les portes du salon s'ouvrirent. C'était pour Vera le signal de quitter la chambre. Elle déchira le billet, mit la supplique dans sa poche et, au moment où l'impératrice s'avançait au-devant de son époux, la demoiselle d'honneur disparaissait par la petite porte et rentrait précipitamment dans sa chambre située tout près de l'appartement de sa souveraine.

Une heure tout entière se passa, elle n'aurait su dire comment. Elle avait su prendre sur elle-même, dissimuler souvent, et même, aux yeux de presque tous, déguiser tout à fait la véhémence d'un sentiment que le dépit avait faiblement combattu et qui s'était regardé comme assuré de vaincre un jour tous les obstacles. Quels étaient-ils d'ailleurs ces obstacles ? Georges, l'époux choisi par elle dès son enfance, n'avait-il pas témoigné assez visiblement naguère l'attrait qu'il éprouvait pour elle ? Et cet avenir préparé pour eux dès le berceau, n'avait-il pas, tout autant qu'elle, semblé, en appeler de ses vœux la réalisation ? Depuis, il est vrai, un nuage avait passé sur ce brillant horizon, et lorsqu'elle l'avait revu, Georges n'était plus le même... Pourquoi ? elle avait cherché à le savoir ; mais tout ce qu'elle avait pu recueillir, c'était qu'une jeune fille, une obscure demoiselle de compagnie au service de sa mère l'avait un instant fasciné, et elle avait alors entendu murmurer tout bas le nom de *Gabrielle* ; mais la fière Vera ne s'inquiétait pas pour si peu. L'avenir était à elle, et elle l'attendait sans crainte, lorsque la nouvelle du crime et de l'infortune de Georges vint la frapper comme un coup de foudre, et lui faire mesurer en même temps par la vivacité de sa douleur la profondeur de sa tendresse pour lui. Elle n'avait plus eu dès lors qu'une pensée : fléchir l'empereur, obtenir la grâce de Georges, le ramener encore à elle ; et son premier échec ne lui avait pas ôté l'espoir de réussir. Mais tandis que son influence, sa passion, ses efforts, étaient encore demeurés sans résultat, une autre... et quelle autre ! (Vera malgré son orgueil, n'était ni assez vaine, ni assez sotte pour n'avoir pas reconnu le charme redoutable contre lequel elle allait avoir à lutter)... une autre, jeune, belle autant qu'elle, plus qu'elle, éclipsait en un instant, par un acte héroïque, tout ce que son propre dévouement avait jamais rêvé, et allait au-delà du terme qu'il eût osé franchir ! Comment douter des sentiments de Georges, lorsque celle qu'elle venait de voir apparaître dans sa prison ? Comment lutter ? que faire ? qui était-elle d'ailleurs, qui était cette femme qui se montrait ainsi soudain entre eux ? cette femme qui avait l'air d'un ange et qu'elle haïssait comme si elle eût été un démon ? Tout à coup une idée traversa son esprit comme un trait de lumière :

“ Serait-ce là Gabrielle ? ” s’écria-t-elle tout haut. Mais avant que Vera eût le temps de s’arrêter à cette pensée et de calmer l’agitation nouvelle qu’elle avait fait naître, le son de la petite clochette interrompit cette rêverie agitée. Vera se leva, avec quelque surprise toutefois, car le signal accoutumé du départ de l’empereur ne s’était pas fait entendre, et il était bien rare qu’elle fût admise en tiers lorsqu’il était présent ; mais son hésitation ne dura qu’un instant, car la clochette, vivement agitée, répéta son appel : Vera se hâta alors d’y répondre, et, tandis qu’à la vue de son souverain elle s’arrêtait à la porte avec embarras et s’inclinait profondément, elle entendit l’impératrice, avec un mélange de bonté et d’impatience, s’écrier :

— Arrivez donc, Vera ! L’empereur veut vous parler, et c’est *lui* que vous faites attendre !

MME. CRAVEN.

(A continuer.)

---

# EXPLORATION GEOLOGIQUE DU CANADA.

(RAPPORT DES OPÉRATIONS DE 1871.)

---

Il est assez rare que les documents parlementaires aient un succès de vogue parmi les hommes qui s'occupent de l'étude des sciences et des lettres. On lit ces choses parce qu'on y est forcé ou que des intérêts directs, matériels, je dirai même, nous y engagent.

Deux *Livres bleus* formant partie des documents de la session de 1872 offrent néanmoins une heureuse exception à la monotonie forcée de la prose administrative et parlementaire.

Je veux parler du "*Rapport de L'HON. L. H. LANGEVIN, C. B., sur la Colombie Britannique*" et des *Rapports de la Commission Géologique pour 1871.*"

L'ouvrage de L'Hon. Ministre des Travaux Publics a été longuement commenté et cité, toujours avec éloges, par les journaux de tous les partis. Les consuls étrangers ont tenu spécialement à le faire connaître dans les pays qu'ils représentent chez nous, et cela avec grande raison parcequ'il contient les renseignements les plus exacts et des plus complets publiés jusqu'à ce jour sur ce pays lointain où la nature s'est plu à réunir toutes ses grandeurs et ses richesses, dans le règne végétal et minéral.

Là doit se borner ce que j'ai à dire sur ce volume et j'en arrive tout de suite aux "*Rapports de la Commission Géologique.*"

Ces rapports forment un volume de 150 pages environ et voici la table abrégée des matières qu'il contient :

" 1. Journal et rapport des explorations préliminaires à la Colombie Anglaise, par M. Alfred R. C. Selwyn.

2. Rapport sur la région houillère de la Côte Est de l'île Vancouver, avec une carte de la distribution des gisements, par M. James Richardson.
3. Rapport des explorations et études de la région entre le Lac Supérieur et le Lac Albany, par M. Robert Bell.
4. Rapport préliminaire des explorations et études dans la région entre le Lac St. Jean et le Lac Mistassini, par M. Walter McOuat.
5. Rapport des explorations et études dans les comtés de Leeds, Frontenac et Lanark, province d'Ontario, avec un plan du canton de Marmora, indiquant la position des mines d'or exploitées, et la direction de la zone aurifère, par M. H. G. Vennor.
6. Rapport des explorations géologiques au Nouveau-Brunswick, par le professeur L. W. Bailey.
7. Relevé des statistiques des mines et des produits minéraux du Canada, dressé d'après les rapports officiels et autres sources, par M. Charles Robb."

Le volume en question porte le No. 31 des Documents de la Session de 1872, et il vient d'être publié simultanément en anglais et en français.

L'Hon. M. Langevin visitait la Colombie Britannique en administrateur; M. Alfred Selwyn s'y est rendu à titre de géologue, et des instructions qui lui furent données par L'Hon. Joseph Howe, je citerai le passage suivant qui indique bien l'objet principal de la mission dont il était chargé: —

"Quant à la région que vous devez d'abord étudier, vous vous guiderez d'après votre propre jugement et les renseignements que vous pourrez obtenir sur les lieux. Mais il est avant tout désirable et important de recueillir autant de renseignements que possible sur la structure géologique et l'existence de minéraux utiles dans le voisinage des lignes qui seront explorées par les partis d'ingénieurs et sur l'une ou l'autre desquelles devra passer le chemin de fer du Pacifique projeté,"

Parti de Montréal le 26 juin, M. Selwyn arrivait à San Francisco le 3 juillet d'où il repartit le 6 et atteignit Victoria, capitale de la Colombie, le 15 du même mois. On voit que, même par la route détournée qu'il faut nécessairement suivre aujourd'hui pour se rendre à la Colombie, le voyage ne demande que quinze jours; quelquefois même on peut le faire en moins de temps.

Conformément à ses instructions, M. Selwyn se met immédiatement en communication avec les ingénieurs chargés de l'exploration de la ligne du Pacifique, et il se décide à accompagner le parti de M. McLennan. Il remonte la rivière Fraser en vapeur et va

établir son premier campement près de Yale à environ 200 milles de Victoria.

On était alors au 28 juillet. C'est à cette date que commence l'exploration proprement dite. Je n'entreprendrai pas d'en relater ici les détails. Il faut lire le rapport, qui est à la fois instructif et intéressant, et dont je me bornerai à citer quelques passages.

La région située à l'ouest des Montagnes Rocheuses semble être vraiment féérique, au dire de tous les voyageurs : Les montagnes, les arbres y sont gigantesques ; la végétation y est d'une grande richesse, et l'on peut dire la même chose de ses ressources minérales, bien qu'on n'ait pu encore les étudier que sommairement, car, dans trois ou quatre mois, M. Selwyn, et son parti d'exploration, ont franchi, à pied et en canot, la distance énorme dont voici le détail :

De Kamloops à Clearwater .....	75 milles
“ “ la rivière au Radeau .....	82 “
“ “ la rivière Mad .....	105½ “
“ “ la rivière Bleue .....	156 “
“ “ la traverse au bras du Lac Albreda .....	186½ “
“ “ la rivière au Canot .....	216½ “
“ “ la Cache de la Tête Jaune .....	232½ “
“ au lac aux Orignaux .....	251½ “
“ à la fin du voyage .....	267½ “
Total .....	1,573 milles

Suivent les évaluations, calculées approximativement d'après une série d'observations barométriques. Les chiffres ci-dessous excèdent probablement un peu ceux que donneraient des mesurages précis au théodolite.

Kamloops .....	1250 pieds.
Clearwater .....	1403 “
Rivière au Radeau .....	1410 “
Camp du ruisseau aux Oies sauvages, 3½ milles en aval de la Rivière Bleue .....	2214 “
Traverse à la jonction du bras du lac Albreda .....	2370 “
Lac Albreda .....	3063 “
Rivière au Canot .....	2484 “
Lac aux Atocas .....	2511 “
Cache de la Tête Jaune .....	2430 “
Grandes Fourches .....	2889 “
Lac aux Orignaux .....	3600 “
Fin du voyage au lac Cowdung (Lac à la Bouse de Vache) .....	3654 “

A la page 50 de son rapport, M. Selwyn donne un excellent aperçu de la configuration géographique de la Colombie :

“ Sur le continent, la Colombie Anglaise est bornée au sud par le quarante-neuvième cercle de latitude ; à l'est, par la chaîne principale des Montagnes Rocheuses ; au nord, par le cinquante-

septième cercle de latitude et par la ligne frontière du territoire d'Alaska qui appartient aux Etats-Unis ; à l'ouest par l'Océan Pacifique et le détroit de Géorgie jusqu'au quarante-neuvième cercle de latitude. La province comprend actuellement l'île de Vancouver, qui formait autrefois une colonie séparée, et les îles de la Reine Charlotte, ainsi que plusieurs petites îles dans le détroit de Géorgie. Une ligne traversant le centre de la province depuis le coin sud-est, sur le quarante-neuvième cercle de latitude jusqu'à la frontière de l'Alaska sur le havre de Nasse, a près de neuf cents milles de long, et la largeur moyenne de la province, depuis la côte du détroit de Géorgie jusqu'au sommet des Montagnes Rocheuses, est d'environ trois cents milles ; par suite, la superficie de la province est d'environ 270,000 milles carrés. Pemberton, dans son ouvrage intitulé : *Facts and Figures relating to British Columbia and Vancouver Island* (publié en 1860), dit que la superficie de la Colombie Anglaise est trois fois celle de l'Angleterre, et que l'île Vancouver seule est aussi étendue que la moitié de l'Irlande, ce qui représente, respectivement, 311,517 milles carrés et 15,937 milles carrés."

De l'étude géologique (p. 51-66) que M. Selwyn publie dans son rapport, il résulte que trois minéraux précieux, l'or, l'argent et la houille, existent en grande abondance sur plusieurs points de la Colombie et que des explorations subséquentes révéleront à cet égard, des faits de la plus haute importance ; les observations de M. Selwyn sur les fossiles et les échantillons de minerais qu'il a pu recueillir ne laissent aucun doute à cet égard.

En observateur consciencieux, M. Selwyn n'a pas borné ses études au règne minéral ; il donne aussi des renseignements bons à connaître sur l'agriculture du pays.

Voici des faits consignés dans son rapport :

" Les faits suivants, relatifs aux récoltes et à la végétation, ont été recueillis par M. Richardson. La ferme de la montagne du Pavillon, appartenant à M. Robert Carson, sur le chemin de Lillooet, contient trois-cents acres dont cent—cinquante sont en culture.

Blé,	50 acres,	rendement	1,400-1,500 lbs. par acre.
Orge,	30 "	"	7,300-1,500 " "
Avoine,	70 "	"	1,100-1,800 " "
Pois et fèves,	3 acres,	produit non constaté.	
Pommes de terre,	6 acres,	rendement de	30,000 à 40,000 lbs. par acre.

" L'avoine rend quelquefois 2,700 lbs. par acre. Le mil rend d'une tonne et demie à trois tonnes par acre. Le trèfle rouge pousse bien. Cette terre a été défrichée il y a seulement quatre ans. M.



Carson continue à défricher de vingt-cinq à trente acres chaque année. Toute la terre est arrosée par de l'eau qu'on fait venir de sept milles. On obtient généralement, sur place, trois cts. (\$0.03,) par livre pour blé, orge, avoine et pommes de terre ; le foin se vend quarante piastres la tonne ; le lard de vingt à vingt-sept cts., et le bœuf dix cts. la livre.

“ On sème au 1er avril ; la récolte se fait entre la mi-août et la mi-septembre ; on se sert de machines pour couper et battre le blé. Les bestiaux restent dehors tout l'hiver. La neige atteint, en moyenne, huit pouces d'épaisseur.

“ Au *Ranche* Australien, environ vingt milles en aval de l'embouchure Quesnel, sur 640 acres appartenant à MM. Henry Downs et Cie., il y a cent acres en culture.

Blé,	14 acres,	rendement	2,500 lbs. par acre.
Orge,	32 “	“	2,500 “ “
Avoine,	16 “	“	2,500 “ “
Navets,	7 “	“	25 tonnes de 2,000 lbs. par acre.
Pommes de terre,	2½ “	“	25 “ “ “
Mil,	30 “	“	3,500 lbs. par acre.

“ Le propriétaire affirme qu'une culture et une irrigation soignées donneraient 3,700 lbs. par acre pour le blé. Les légumes de toutes sortes croissent bien. Voici les prix que l'on obtient à Cariboo, distance de quatre-vingts milles : blé, orge et avoine, neuf cts. la livre ; pommes de terre, dix cts. la livre ; beurre, soixante-quinze cts. la livre. Les semailles et les plantations commencent dans la première semaine d'avril ; récoltes en août et septembre. Il faut nourrir le bétail à l'étable depuis la première semaine de décembre jusqu'à la dernière semaine de mars.”

Voilà pour les céréales ; voyons maintenant ce que la Colombie peut fournir en fait de bois. Ceci intéresse une classe influente et nombreuse de nos commerçants qui liront, sans doute, avec un certain intérêt, le passage suivant du rapport :

“ Le bouleau est le seul bois dur que nous ayons vu dans la forêt sur les bords des rivières Thompson et Fraser ; mais le cèdre gigantesque, le pin, l'épinette et autres espèces de sapins, les forêts de la Thompson Nord offrent un vaste champ à l'exploitation du bois. Le cèdre est, je crois, la *Thuja gigantea* ; il n'est pas rare de voir des arbres de dix à dix-huit pieds de circonférence et hauts de 100 à 150 pieds. Les photographies Nos. 69,974 et 69,975 donnent une bonne idée de ces forêts de cèdre. Le peuplier (*Cotton wood*) atteint de très-grandes dimensions et c'est le meilleur bois pour faire des canots. Celui que nous employâmes pour faire le plus grand de nos canots à la traverse du Bras N. O. avait près de quatre pieds

de diamètre. Sur les battures qui bordent la rivière, on trouve diverses variétés de saule, aune, peuplier et tremble. Un espèce de *Viburnum* (Arbre aux atocas), et le frêne des montagnes, avec leurs baies rouges, égaient l'aspect de la forêt; nous avons aussi observé le coudrier, le sureau et le sapin nain, ainsi qu'un arbuste d'érable."

Après avoir essayé d'intéresser les marchands de bois à l'avenir de la Colombie Britannique, il me sera peut-être permis de dire un mot à l'adresse des chasseurs. Deux gentilhommes anglais, (*Milton et Cheadle*), ont rendu leurs noms fameux dans toute l'Europe par le récit de leurs hauts faits cynégétiques dans cette région. (*North-West Passage by Land* ouvrage traduit dans toutes les langues et orné de gravures magnifiques; on peut voir cet ouvrage à la bibliothèque de notre parlement.)

Mais voici un homme calme, un homme de science, un géologue, nullement chasseur de son métier, et voyez comme il s'en prime à l'endroit du gibier de la Colombie :

"En outre des écureuils, les seuls quadrupèdes aperçus par nos hommes dans notre trajet, aller et retour, entre Kamloops et le col Leather, nous avons vu un ours, un porc-épic, deux lièvres, un renard, une martre et un vison. Les pistes d'ours et de castor sont souvent assez nombreuses et nous avons observé aussi quelques pistes de cerf, d'original et de caribou. La marmote est un des animaux à fourrure les plus communs; le lynx n'est pas rare et on rencontre parfois le carcajou. Deux ou trois variétés de coqs de bruyère ou tétras sont très-abondantes. Ils ont les mêmes habitudes que ceux du Canada. Le tétras des saules, (*Willow grouse*), et le petit tétras (*Black grouse*), sont les deux espèces les plus communes. Le premier fréquente surtout les fourrés de saule et d'aune le long des rivières, et le second les forêts épaisses de pin et de cèdre sur les montagnes. Nous en tuons ordinairement de deux à six par jour, ce qui formait un agréable supplément à notre plat de lard et de fèves. Ces oiseaux sont très-faciles à approcher, et c'est pourquoi dans la localité, on les appelle, à juste raison, les "poules folles."

Après cela, je ne serais pas étonné de voir partir pour la Colombie quelques-uns des chasseurs émérites de la Province de Québec, tels que MM. Rhodes, Vincent, Picard, Portuguais et autres.

Mais je termine l'examen du rapport de M. Selwyn; voici les conclusions pratiques auxquelles ce monsieur arrive :

"Bien que la Colombie Britannique offre de grandes étendues de terre arable qui suffiront toujours à produire les céréales nécessaires pour alimenter sa population, cette province n'occupera

jamais un rang marqué parmi les pays exportant des produits agricoles. Ses principales ressources sont *ses forêts, ses pêcheries et ses mines, qui offrent des richesses inépuisables*. L'exploitation des mines d'or, d'argent et de houille y est encore à ses débuts ; on peut dire la même chose de l'exploitation du bois et des pêcheries ; quant à ces dernières qui pourront plus tard rivaliser avec celles des provinces de l'Atlantique, elles ne sont actuellement exploitées que pour les besoins de la consommation locale.

“ Toutes les personnes qui ont visité cette province admettront qu'un brillant avenir lui est réservé. Mais cet avenir ne se réalisera que quand une voie ferrée l'aura mise en communication plus intime avec les autres provinces de la Confédération Canadienne.”

Ayant entrepris de faire un article de *Revue*, je devrais passer en revue, le mot le dit, les autres rapports qui forment la seconde partie du volume que j'examine.

Le *Rapport de M. James Richardson sur les gisements houillers de la côte Est de l'Isle Vancouver* démontre, à l'évidence, que quand il y aura, dans cette région, un terminus de chemin de fer, on pourra, sans difficulté et à peu de frais, s'y procurer de la houille de la meilleure qualité. Ce rapport contient, en outre, une foule d'autres détails qui devront hautement intéresser les géologues de tous pays. Je n'ai point entrepris de les consigner ici ; je me bornerai à dire que les personnes intéressées feront bien de consulter ce rapport.

Je signalerai néanmoins aux agriculteurs les deux passages suivants que M. Richardson, fidèle aux instructions de son chef, ne pouvait manquer d'ajouter à son rapport scientifique :

“ MM. John Robb et George Macfarlane m'ont indiqué comme suit le rendement moyen de leurs terres après le défrichement :

Blé,	de 30 à 45	minots par acre.
Orge,	40 à 45	“ “
Avoine,	50 à 60	“ “
Pois,	40 à 45	“ “
Pommes de terre,	150 à 200	“ “
Navets,	20 à 25	tonnes “

“ Quelques-uns des navets exposés par M. Robb aux comices agricoles étaient, dit-on, d'un poids considérable, mais les navets de Suède et les navets jaunes que j'ai vus étaient assez petits. Toutefois, la sécheresse avait été exceptionnelle cette année-là. Le foin de mil rend environ deux tonnes par acre. Le trèfle vient bien, et la seconde pousse du seigle est précieuse comme fourrage. Chaque vache, après avoir nourri son veau, donne environ 150 lbs. de

beurre par année ; le beurre se vend ordinairement 40 cts, la livre. Il faut généralement nourrir le bétail à l'étable depuis le commencement de décembre jusqu'au milieu d'avril. La neige ne reste pas longtemps. Parfois il en tombe de grandes quantités, mais elle disparaît généralement en quelques jours. Une ou deux fois, pourtant, la neige a recouvert la terre pendant deux mois.

“Pommes, poires, cerises, prunes, framboises blanches et rouges, groseilles à grappes rouges et blanches et cassis, tous les fruits, en un mot, viennent très-bien. J'ai vu des pommes mesurant treize pouces de circonférence et pesant dix-neuf onces ; elles cuisent bien et sont agréables à manger crues ; j'ai vu aussi des poires de onze pouces de circonférence, d'un goût très-agréable et très-juteuses.”

J'ajouterai à cet aperçu des ressources de la Colombie Britannique un renseignement que les brasseurs ne recevront pas avec indifférence, je veux parler de l'excellente qualité du houblon que produit la Colombie.

Je cite le rapport de M. Richardson :

“Voici ce qu'écrivent MM. William Dow et Cie., de Montréal, au sujet d'un échantillon de quelques livres de houblon recueilli sur l'île Vancouver, à un mille de Victoria : ce certificat devra satisfaire les cultivateurs :

Montréal, le 13 mai, 1872.

“CHER MONSIEUR.—A votre demande, nous sommes heureux de vous adresser le certificat suivant au sujet du houblon de la Colombie Anglaise que vous nous avez fourni.

“A notre avis, ce houblon est de qualité supérieure et son arôme est exquis. Il ressemble au houblon de la Californie et commanderait le plus haut prix sur nos marchés ; il est bien sec et bien préparé. Nous croyons qu'il vaut 10 cts. de plus par livre que le meilleur houblon du Canada, qui se vendait de 50 à 70 cts. la livre durant la dernière saison, suivant la demande ; nous devons ajouter néanmoins que ces prix sont exceptionnellement élevés.”

“Bien à vous,

WM. DOW ET CIE.”

Les rapports Nos. 3, 4, 5, 6 et 7, mentionnés en tête de cette revue sommaire, sont certainement bien dignes d'une analyse sérieuse, car ils contiennent des renseignements précieux. Toutefois, ce que je pourrais en dire ici ne vaudrait pas, pour les hommes de science ou pour ceux qui sont intéressés dans les exploitations minières, la lecture de ces rapports mêmes. D'ailleurs ces rapports ne sont que la continuation de ceux que j'ai analysés, l'année dernière, à cette même place.

Je ne puis donc mieux faire, en terminant, que de formuler ici quelques observations analogues à celles que je hasardais l'an dernier et qui n'ont pas trouvé de contradicteurs.

Nous avons, parmi nous, je veux dire dans nos universités et nos collèges, des professeurs de sciences naturelles, chimie, physique, agriculture, etc., etc., des hommes hautement distingués qui ont dû nécessairement former d'excellents élèves. Si, professeurs et élèves veulent, un bon jour, se livrer plus qu'ils ne l'ont fait encore, à la lecture approfondie des rapports de la Commission Géologique, — rapports parfaitement rédigés et qui, le fait est bien connu, ont attiré l'attention des sommités scientifiques de l'Europe et des Etats-Unis, nous verrons, parmi nos compatriotes, un mouvement qui étonnera peut-être bien des personnes, mais dont les résultats seront les suivants :

Nos compatriotes auront enfin leur juste part dans toutes les grandes entreprises,

De chemins de fer,

D'exploitations minières,

De manufactures en grand,

D'exportation des produits de notre pays sur une grande échelle,

Et, comme conséquence inévitable, ils commanderont, dans toutes nos législatures, une influence qu'ils ont acquise et maintenue par des luttes inouïes dans l'histoire, et qui leur échapperait, — il faut le dire, car c'est vrai, — s'ils ne veulent point emboîter le pas dans la marche qui est commencée et qui amènera le développement, *ad infinitesimum*, de nos inépuisables ressources depuis le Golfe du St. Laurent jusqu'aux rives du Pacifique.

Il me semble que pareilles préoccupations remplaceraient avantageusement, — *ad usum juventutis*, — les graves débats qui s'agitent aujourd'hui entre *Placide Lépine*, *Jean Piquetfort*, *Laurent*<sup>1</sup> et autres écrivains d'un talent incontestable, mais qui prodiguent leurs efforts dans des luttes stériles. En effet, à quoi bon écraser sous les fleurs un ami, un écrivain de belles espérances que ces louanges exagérées peuvent gâter ? Ou pourquoi multiplier les invectives et les sarcasmes contre un adversaire de talent que semblables procédés peuvent décourager ?

Mais on sent un besoin impérieux de flatter ou de contredire,

“ Vellem in amicitia sic erraremus ! ”

Luttes stériles et malsaines, je le répète, dont les Anglais rient sans doute autour de nous ; et, sans songer le moins du monde à

<sup>1</sup> Pseudonymes des auteurs de critiques littéraires publiées depuis environ un an dans divers journaux — Ce genre d'écrits, très-utile dans certaines limites, — gagne, chez nous des proportions et des allures inquiétantes.

faire des *Silhouettes* ou *Pastels littéraires*, continuent à étudier la géographie, la topographie et la géologie de notre pays, ses ressources agricoles, les meilleurs moyens d'y établir un vaste réseau de chemins de fer qui reliera l'Atlantique au Pacifique, et d'y développer un commerce qui étonnera bientôt même les descendants de *L'Uncle Sam*.

Et vous voudriez que nous, Français-Canadiens du XIX siècle, qui avons eu le bonheur de ne pas connaître Gambetta,—vous voudriez que nous restions étrangers à ce mouvement ?

Oh ! Non ! !

“ Non ego perfidum ”

“ Dixi sacramentum.”

E. B. DE ST. AUBIN.

Ottawa, Mars, 1873.

---

## LE CANADA EN EUROPE.

---

Au moment où la province de Québec et tout le Canada s'efforcent d'attirer à eux une partie du trop-plein des populations honnêtes du vieux monde, j'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt de présenter un aperçu de l'idée que l'on a généralement de nous, en Angleterre et en France. Je procéderai par citations le plus souvent. Cette mosaïque nous mettra à même de juger des erreurs profondes qui se sont répandues à notre sujet et qui paraissent l'emporter sur des informations plus exactes que l'on retrouve semées, ça et là, dans quelques livres européens où il est question du Canada.

La cause première de ces erreurs, de ces faux comptes-rendus, est, ce me semble, toujours et partout la même : les Européens n'ont jamais pu se persuader qu'en dehors de leur continent les rameaux des familles transplantées aient su retenir le caractère propre à chacune d'elles : ils ne veulent voir dans le colon d'Amérique, par exemple, qu'un être nécessairement amoindri, ou qui, dans les meilleures conditions possibles, a perdu une certaine somme de la valeur intellectuelle et physique de ses ancêtres.

Cette idée, absurde au suprême degré, devrait, me dira-t-on, disparaître devant l'évidence des faits.

Oui, si nous étions connus en l'Europe, mais nous ne le sommes pas, et le Canada moins que les autres contrées.

Plusieurs influences considérables et constantes ont contribué à nous rejeter dans l'ombre, loin des yeux qui eussent dû voir plus clairement ce qui se passe ici.

D'abord, le besoin qu'ont éprouvé de-tous temps les écrivains et les voyageurs de composer des récits étranges sur les pays loins

tains. Pour ne parler que des derniers trois-quarts de siècles, les publicistes français, Chateaubriand en tête, ont popularisé un Canada imaginaire fermé par les glaces, éclairé par les aurores boréales, peuplé d'ours blancs, d'Indiens et de renards bleus.

D'autre part, il est arrivé que notre longue séparation de la France nous a privé de défenseurs pour refuter ces contes et remettre l'esprit public sur la bonne voie à notre égard. Qui ne dit mot consent, selon le proverbe. Un si profond silence devait servir à nous confondre. C'est ce qui est arrivé.

En lisant quelques unes des citations répandues dans cet article, on sera étonné de l'étrange opinion qui règne en certains cercles soi-disant éclairés, sur tout ce qui touche au Canada et aux Canadiens,—surtout les Canadiens-français.

Je me ferai un devoir de citer aussi des écrivains qui nous ont rendu justice. En bien comme en mal, nous saurons ce que l'on pense de nous en Europe.

## I

**SOMMAIRE.**—Canots d'écorce insubmersibles.—Un pont de bonne taille.—Saint-Abraham —Serpents-sonnettes.—Une île contrefaite.—Trop froid pour enterrer les morts.—Le Canada, pays de Sauvages, contrée aride, inabordable.—Une jolie traduction.—La route qui mène au Canada.—Géographie embrouillée.—*L'Albani*.—Naïvetés méchantes.—Une autorité en matières américaines.—Deux femmes inconnues.—Quelle province?—L'histoire du Canada.

Commençons l'attaque par les traits légers, ou les feux de tirailleurs si vous aimez mieux cette tactique :

On m'a signalé une série de gravures, faites en Angleterre, qui représentent des scènes de chasse et de pêche canadiennes. L'une d'elles nous montre deux sportsmen placés dans un canot d'écorce, assez bien imité d'ailleurs ; l'un de ces braves est carrément assis sur le rebord du canot. Rien ne nous explique comment ils font pour ne pas chavirer.

Peut-être sont-ce-là les touristes qui ont vu le pont Victoria, " construction colossale dont une extrémité repose sur le rivage de Sarnia et l'autre aboutit à Portland dans l'Etat du Maine." Ou bien encore, ce sont ceux qui ont signalé le grand commerce d'exportation de laines qui se fait à Tadoussac.

Pour ce qui est de Chicago, capitale du Canada ; de Saint-Abraham où Montcalm fut défait par Wolfe ; des serpents-sonnettes qui se rencontrent sur la montagne de Montréal ; des pluies de longues



durée qui rendent le séjour du Canada maussade, et autres nouveautés de cette espèce, la nomenclature en est longue et ne vaut pas la peine d'être lue.

L'île Sainte-Hélène, dit un voyageur qui visitait Montréal, rappelle la mémoire de Napoléon par le nom qu'elle porte, par "le pic aride qui s'élève au milieu et les ravins sauvages creusés dans ses flancs."

Les édiles de Montréal qui peussent, comme tout le monde, que le pic aride est un monticule verdoyant aussi coquet que pas un des mamelons du défunt Bois de Boulogne et qui songent avec délice au moment où il leur sera permis d'égarer leurs pas à travers les jolies paysages de ce petit domaine, vont être choqués de la comparaison,—et ils seront en tous points dans leurs droits.

Que dire de cet officier de l'armée britannique, transi de froid et couvert de givre, qui ne cesse de se lamenter sur la rigueur de nos hivers ? Il a inventé un fait bien propre à persuader ses admirateurs des bords de la Tamise. "N'est-ce pas pitoyable s'écrie-t-il, que la terre gèle si profondément qu'il devient impossible d'inhummer les morts ! Chaque famille garde les siens chez elle, dans un appartement affecté à cet usage, d'où on les tire au printemps lorsque le fossoyeur reconnaît que le sol est devenu praticable !"

Sur le lac Champlain, dit un autre, "nous rencontrâmes, à une portée de flèche, un sauvage dans son canot. Son arc était près de lui avec ses autres armes et un paquet de fourrures." Ceci se passait vers 1840. Comme cette "portée de flèche" et cet arc, peignent bien le *Canada sauvage*. Et quelle description de nos us et coutumes est plus frappante que celle-là..... aux yeux des lecteurs européens ?

Nous ne le savons que trop, l'imagination des peuples de l'Europe a été nourrie d'un seul et même enseignement à notre sujet : Nous habitons une contrée barbare, aride, inabordable et nous valons tout juste un peu mieux que les Sauvages au milieu desquels nous sommes disséminés. Hors de là, point d'explication à tenter. Depuis l'époque où les Espagnols, dit-on, ayant abordé dans le golfe Saint-Laurent, à la recherche des mines d'or, s'en retournèrent désappointés en murmurant *Aca nada*,—"rien ici,"—les curieux d'outre-mer se sont amusés à répéter ce refrain, qui honore leur clairvoyance : *rien ici*. Rien, c'est-à-dire si peu que rien. Notre bilan est fait et déposé.

A propos du nom de notre pays, il existe une autre version. Ce serait *Kannata*, mot iroquois qui signifie : "Amas de cabanes." Un auteur anglais ayant rencontré cette traduction, s'est empressé de la rendre en sa langue, et il ajoute : "l'étymologie de

ce nom est bien propre à inspirer le patriotisme des Canadiens, car est-il rien de plus beau que ce nom de Canada qu'on ne peut prononcer sans éveiller le sentiment du foyer domestique ?..." Le malheureux avait pris *amas* pour *amour*, et traduit en conséquence : *Amour de cabanes ! Love of cabins.*

Si vous allez en France, ami lecteur, et que vous ayez à mettre une lettre à la poste, adressée à votre cousine qui demeure à Québec, le maître-de-poste vous priera poliment de lui dire si elle doit être expédiée par la malle de Panama ou par la voie du cap Horn. Vous rencontrerez partout des gens qui ont lu plus ou moins de choses sur votre pays et qui penseront vous le prouver en s'écriant : "Tiens ! vous êtes Canadien ! vous voulez nous en imposer, pourquoi n'êtes-vous pas venu avec votre costume ?" Alors, si le cœur vous en dit, vous avez carte blanche, faites comme quelqu'un de ma connaissance, qui s'est mis incontinent à narrer ses hauts faits dans les combats qu'il a soutenus sur les bords du Saint-Laurent, contre des hordes féroces, mêlant Québec avec Pembina, la Colombie Britannique avec la Pointe-Lévis, nos lois criminelles avec le code iroquois, et milles autres extravagances,—sans éveiller les soupçons de la société à laquelle il parlait. Tous cela est dans l'ordre, dès qu'on parle du Canada. Le brayet de peau de bêtes, mentionné à propos, produit toujours un bel effet.

Aussi, comme le *Figaro*, de Paris, était bien dans son rôle, l'autre jour, lorsqu'il annonçait à la France émerveillée que "Mademoiselle Emma Lajeunesse (*l'Albani*) est d'origine française ; *quoique* née à Montréal."

Ce *quoique* est à croquer. Est-ce que M. de Villemessant nous prendrait, lui aussi pour des Sioux, lui le champion du fils des rois de France que nous avons si bien servis !

—Tiens ! dira le lecteur du *Figaro*, elle est née au Canada. En effet, nous avons des compatriotes en ce pays-là.

—Pardon, peut-être *autrefois*, dira un second lecteur plus attentif. Voyez la phrase, il y a : *quoique* née à Montréal ..

—C'est vrai ! J'eusse dû y songer. Il ne doit plus y avoir par là que des Sauvages et des comptoirs anglais.

Ce n'est pas tout pour quelques écrivains que d'ignorer le premier mot des choses dont ils parlent, il faut encore qu'une fois mis en face de la preuve contraire, ils inventent des contes à dormir debout, uniquement pour satisfaire la curiosité des lecteurs qu'ils ont formés à leur image, c'est-à-dire ignorants et brouillés avec le sens-commun. Admirons M. Pavie qui, après avoir passé près du "fort Berthier ou Sorel" se laisse demander par des Canadiens

naïfs " si *France* est une ville plus belle que Québec, et si la route la plus courte pour aller à Rome n'est pas de passer aux Illinois et à Mexico."

Le plus hardi de toute cette engeance est M. Oscar Commettant. Il affirme avoir parlé (en 1860) à des paysans canadiens qui lui ont demandé avec intérêt des nouvelles du roi Louis XIV et de madame de Maintenon et qui ont témoigné beaucoup d'attendrissement en apprenant qu'ils étaient morts l'un et l'autre.

Ah ! M. Emile Chevalier, vous que le *Siècle* proclame " une autorité en matières américaines," que vous avez dû être fier, si vous avez lu ce passage, en tout point digne de vos impayables romans canadiens !

Autre absurdité, signée, celle-ci, d'un beau nom littéraire. " Resté fidèle à la France, le paysan canadien n'a point pardonné à la politique de ce temps (le règne de Louis XV,) et, personnifiant dans un mot cette politique désastreuse, accuse encore aujourd'hui la *Pompadour*."

Nos paysans n'accusent ni la Pampadour, ni ne regrettent madame de Maintenon, attendu qu'ils ne les connaissent ni d'Adam ni d'Eve. Ils sont, en cela, aussi savants que ce journaliste parisien qui se trouva incapable de comprendre la réponse à lui faite par l'honorable J.-E. Turcotte.

— De quel département êtes-vous, Monsieur Turcotte ?

— Je suis d'une province que madame de Pompadour a biffée de la carte de France...

Pauvre petite colonie, il ne reste pas même un souvenir de toi dans l'esprit des hommes éclairés de ton ancienne mère-patrie ! Monseigneur Dupanloup, dans ses lettres aux jeunes gens sur la haute éducation, leur conseille de lire l'histoire de la race française répandue dans tous les pays du monde. Il nomme les ouvrages historiques qui sont propres à cette instruction. Les moindres comptoirs des colonies françaises y sont mentionnés. Pas un mot de l'histoire du Canada !

Et pourtant, nous sommes ici un million de Français, qui n'avons pas perdu le souvenir du vieux pays et que cette indifférence attriste doublement, car nous possédons le respect des ancêtres et notre histoire écrite ne serait déplacée dans la main de personne !

## II

SOMMAIRE.—Patois.—Ce qu'est notre langage.—Les mots qu'on invente pour nous.—Ces touristes, journalistes et savants!—Notre portrait.—Les zouaves canadiens.—Nos montreurs.—Influence qu'exercent les écrits parisiens.—Le musée de Versailles.—Des princes instruits.—Peinture de mœurs sauvages.

M. Ampère visita, il y a dix-huit ans, les bords du Saint-Laurent. Un jour qu'il avait entrepris de gravir les flancs de la montagne de Montréal il perdit sa route et se trouvait assez embarrassé, lorsque, dit-il, "une bonne femme, occupée à jardiner, m'a dit avec un accent de cordialité et très-normand : *Montais, m'sieu, il y a un biau chemin.*" Il ajoute : "Ainsi qu'on vient de le voir, l'accent qui domine à Montréal est l'accent normand."

M. de Parieux, dans un article sur l'unification des monnaies, qui a été lu et admiré par toute l'Europe, cite certaines dispositions de nos lois à cet égard, et il a le soin d'observer qu'il donne le texte tel qu'il est, "dans le langage français du Canada." Eh bien ! ce texte écrit dans le langage français du Canada est tout simplement le français le plus pur et le plus correct qui se puisse trouver. Il a de quoi tenir, du reste : nous l'avons emprunté aux lois que nous a données Colbert et tel qu'il est, avec sa droiture d'expression et son sens net et clair, il a bonne mine à côté des textes du temps présent ! Le français de Corneille dont il est frère et qu'il rappelle incessamment, se moque bien du jargon à la mode d'aujourd'hui !

Écoutons un peu ce qu'écrivait, il y a dix ans, M. Maurice Sand :

"L'esprit canadien est resté français ; seulement on est frappé de la forme du langage, qui semble arriéré d'une centaine d'années. Ceci n'a certes rien de désagréable, car si les gens du peuple ont l'accent de nos provinces, en revanche, les gens du monde parlent un peu comme nos écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle, et cela m'a fait une telle impression dès le premier jour, qu'en fermant les yeux je m'imaginai être transporté dans le passé et entendre causer les contemporains du marquis de Montcalm."

La rage de donner du nouveau aux lecteurs, pousse les écrivains jusqu'aux dernières limites de l'invention. Voici, par exemple, un journaliste (du *Figaro*) qui veut qualifier la conduite de ces députés dont les idées politiques sont et seront toujours un sujet de mystère, à cause du soin qu'ils prennent de n'être ni avec l'opposition, ni avec le ministère, ni avec les indépendants,—ni chair ni poisson, en un mot. "Ce sont des *marieux*, selon le terme dont se

servent les Canadiens dans leur patois, pour qualifier ces sortes de personnages."

Dix francs de récompense à celui ou celle qui ont entendu ce mot sortir de la bouche d'un Canadien ! Une fois pour toutes, sur ce chapitre du langage, disons qu'on ne parle aucun patois dans notre pays. Chacun des mots dont nous nous servons se retrouve dans le dictionnaire de l'Académie ; nous n'avons ni l'accent parisien, ni l'accent incompréhensible de la plupart des provinces de France ; nous parlons *franc*, comme c'est la coutume en France dans la bonne compagnie et sur la grande scène française. Inutile de dire que tous les paysans canadiens ne sont pas des hommes versés dans les finesses du beau langage, pas plus que ne le sont les paysans de l'Europe, et sur ce point encore, nous ne rougirions aucunement de la comparaison ; au contraire !

Nous avons vu passer au milieu de nous, en gants beurre frais, le lorgnon à l'œil, la badine au bout des doigts, la jambe mince et leste, quelques jouvenceaux des coulisses du théâtre ou du journalisme parisien, occupés à nous étudier. Ces étonnants produits du terroir où fleurit le cancan, voient ici des choses épattantes ; ils font des Canadiens-Français une race de nains, à la peau noirâtre, en proie à des maladies fiévreuses, — une classe de crétins, — tandis qu'à leurs yeux les Anglais, les Ecossais, les Irlandais qui nous entourent sont des hommes d'une taille superbe, au teint clair et animé, jouissant d'une santé de fer de Hull, et par-dessus tout intelligents en diable. Comme c'est agréable pour nous de lire des drôleries de cette espèce, écrites par des célébrités de la plume et de la tribune de France ! On se demande lequel des deux est dégénéré ou du colon canadien (qui n'est pas du tout semblable au portrait qu'on fait de lui) ou de l'homme de lettres qui commet des bourdes de cette force.

Comment ! le passage des zouaves canadiens à travers la France, leur conduite admirable dans la dernière guerre de Rome et les voix éloqu岸tes qui se sont élevées de la chaire et de la tribune pour exalter ce nouveau peuple chrétien, révélé tout-à-coup aux yeux de l'Europe oublieuse, ne vous imposent ni le respect ni le silence ! Vous jugez qu'il est convenable " d'exploiter " cette veine inattendue, et vous nous faites poser pour la décrépitude, pour l'énerverment, pour la saleté devant vos pauvres sots de boulevardiers ! A votre aise ! Une race qui se respecte et qui sent sa force n'a pas grand' chose à vous dire, il lui suffit de plaindre votre sottise.

Si je parle souvent des écrivains français, c'est à cause de l'influence extraordinaire qu'exerce en Europe la littérature dont

Paris est le foyer. Déjà assez mal préparé lorsqu'il s'agit du Canada français, le lecteur européen se voit sans cesse fortifié dans son erreur par des écrits échappés de plumes françaises, dont la vérité lui semble hors de doute. Comment en effet, supposerait-on que nos frères nous maltraitent ?

Avant de regagner le terrain que nous avons perdu de cette manière, il s'écoulera beaucoup de temps.

Le musée de Versailles possède depuis plus d'un siècle une collection d'objets divers venant des Indiens du Canada. M. Dussieux fait remarquer avec complaisance qu'elle a servi à l'instruction de quelques princes français. La belle instruction, en vérité ! Ces bons princes ignoreront peut-être toute leur vie que les arcs, les flèches, les calumets et les colliers de porcelaine sont aussi rares en Canada qu'à cent arpents du musée de Versailles. Si encore l'on avait composé dans les autres musées de France un département canadien moderne, — mais rien de tout cela n'existe. Quelqu'un qui s'aviserait d'étaler auprès de cette collection sauvage le code civil du Bas-Canada, une liasse de nos journaux et un certain nombre d'œuvres littéraires du crû canadien, passerait à coup sûr pour un mauvais plaisant. Ce n'est pas de sitôt que le *vrai* Canada sera accepté en France.

La scène suivante se passe à Montréal vers 1832 :

“ Quand un Indien se présente chez un marchand, celui-ci lui donne un modèle, lui trace un dessin ; le sauvage va s'asseoir au coin de la borne, et travaille avec une activité incroyable, et bientôt sa tâche est finie ; on le paye comptant, en échange ou en argent, et il retourne à son village jusqu'à ce qu'il lui prenne fantaisie de gagner encore quelques shellings.”

Il suffit de savoir : que les Sauvages ne travaillent point au coin de la borne ; qu'ils n'attendent point le modèle ou le dessin du marchand pour se mettre à l'œuvre, car ils ont leurs dessins particuliers auxquels ils tiennent avant tout ; qu'ils laissent à leurs femmes le soin de confectionner les broderies en question ; qu'ils se rendent à la ville pour vendre leur marchandise, et qu'ils y reçoivent parfois des commandes, sans trop se hâter de les remplir. Voilà la vérité, par conséquent, le contraire de chaque partie du texte cité plus haut.

## III

**SOMMAIRE.**—Description générale du Canada.—Triste pays.—Cette affreuse neige.—Horreur de l'isolement.—Les Gaulois, les Canadiens et la question de l'influence des milieux.—Scène d'hiver.—L'Indien et l'original nous sont imposés.—Demeures souterraines.—Nos routes d'hiver.—Soleil de fer blanc.—Les lièvres.—La venaison.—Nos fermes.—Qu'entendez-vous par le mot climat?—Un inventeur de maladies endémiques.—Il est bien vrai que la France ignore notre existence.

Écoutez cet autre chanteur d'idylles :

“ Le Canada n'est pas un agréable séjour. Les grandes villes doivent offrir une société recommandable, mais le climat sévère et l'aspect monotone des pins rendent le paysage horriblement triste. Le Saint Laurent et les lacs sont sublimes de grandeur ; les montagnes sont là, comme partout, imposantes ; le pittoresque y abonde, renouvelé sous mille formes par tant d'accidents de terrain,—mais au fond de tout cela, il y a quelque chose de fatigant, de pénible pour l'âme : ce peuple est conquis. La vie doit être longue à passer au sein de ces sombres retraites, et en effet, comment peut-on être porté à s'épanouir au milieu d'une terre ingrate, qui, à peine échauffée d'un rayon d'août, reprend en octobre son manteau de glace, et élève entre chaque habitant une barrière de neige. Des voyageurs espagnols qui faisaient route avec nous, rebroussèrent chemin à Montréal, habitués qu'ils étaient à une végétation équatoriale ; ils reculèrent devant les roches gigantesques et les cimes chauves des montagnes, et si je n'eusse été français, je ne sais pas même si j'aurais guidé mes pas errants au-delà de l'Ontario...”

“ Devant chaque maison, il y a un porche assez semblable au *stoop* des Américains, sous lequel se réfugie le voyageur errant, au milieu des neiges de l'hiver, en attendant qu'une main hospitalière lui ouvre la porte et l'invite à prendre place autour de son feu : il est toujours le bien-venu ; et qu'importe au Canadien un homme de plus, quand cet isolement dans lequel le plonge la nature sévère de son pays, lui fait sentir le besoin de la société ! ”

“ L'Acadien, le Canadien, ou mieux le Français a puisé au fond des forêts du Nouveau-Monde ce qui lui manquerait en France, grâce à son heureux climat : le désir irrésistible de changer de lieux, de tout entreprendre, d'être dans une année cultivateur, marin, constructeur, pêcheur et charpentier. Il a perdu l'air gai, la physionomie expansive de nos paysans, mais ses membres robustes, endurcis à la fatigue, aux privations, sont dignes des anciens Francs ; son visage grave et parfois mélancolique, dénote

l'homme consommé dans les choses de ce monde, qui n'a jamais su lire ni spéculer, mais éprouver et sentir. Ainsi c'est au Canada qu'il faut aller chercher les traces de ce que nous fûmes jadis, quand la Gaule n'était que forêts à peine entamées par les bourgades et les villages, tant il est vrai que le climat influe d'une manière toute puissante sur notre organisation, et que l'aspect de la solitude emplit l'âme au point de faire perdre les primitives idées de société."

Je me demande ce que tout cela veut dire. Continuons.

"En hiver, le Saint-Laurent, malgré les rapides et l'impétuosité de son courant, ne présente plus qu'un vaste miroir sur lequel voyagent les bandes de cariboux, d'orignaux et de lièvres blancs qui se répandent ensuite dans les Etats voisins de Vermont et de New-Hampshire ; toute communication est interrompue entre les habitants. Toutes ces plaines de verdure, ces champs de moissons dorées, que nous voyions autour de nous, ne sont alors qu'un vaste désert couvert de neige, qu'éclaire faiblement le soleil, et où étincelle la lune pendant les longues nuits d'hiver. Au milieu de cette nature triste et désolée, l'Indien voyage sans bruit, tout enveloppé dans des peaux de cariboux, les jambes couvertes de bottes de renard, le poil en dedans ; avec ses longues raquettes aux pieds, et des gants de peau d'ours qui garantissent à peine ses mains d'un froid violent. Cette époque est néanmoins celle du plaisir pour les laboureurs ; après avoir ouvert une brèche à travers les remparts de neige glacée qui ferment leurs maisons, ils se fraient un chemin dans la campagne, une pioche à la main : puis les familles se réunissent, les musiciens du village donnent le signal de la danse, une joie bruyante retentit dans ces maisons presque souterraines, et un morceau de venaison arrosé d'une bouteille d'eau-de-vie termine la fête."

Ainsi parle M. Pavié. Ce tableau nous transporte dans les profondeurs de la baie d'Hudson ou du Groënland, chez les Esquimaux, mais il ne ressemble que de bien loin, bien loin à notre pays.

Revoyons-le un instant :

Les cariboux et les orignaux (en Canada, nous aimons mieux dire orignaux,) ne se montrent jamais dans le voisinage du Saint-Laurent, parcequ'ils s'y trouveraient en pays tout autant civilisé que sur le parcours de Fontainebleau à Paris. Voilà deux siècles que ces intéressants quadrupèdes ont fait retraite devant la charrue des Canadiens. On les retrouve dans les forêts du nord, et si loin, que rarement les étrangers se donnent la peine de les aller trou-



bler ; les Canadiens n'y vont jamais ; il faut excepter les chasseurs de profession, peu nombreux, qui les relancent jusque-là. Pour ce qui est des lièvres blancs, je les accorde à M. Pavie, en le priant de noter que ces lièvres blancs deviennent gris en été. La chose, du reste, ne se passerait pas autrement en France, si comme en Canada, il y tombait de la neige abondamment.

Le Vermont et le New-Hampshire doivent se trouver bien étonnés des caravanes que l'écrivain-voyageur leur envoie gratuitement d'ici sans compter que ces deux états nous avoisinent de trop loin pour qu'il soit permis d'oublier les terres situées entre eux et la rive droite du Saint-Laurent.

Durant l'hiver, les communications ne sont point interrompues entre nos campagnes. Voilà cent cinquante ans que la route est ouverte entre Québec et Montréal, hiver comme été. On peut porter à deux siècles ronds l'établissement de la partie de cette route qui va des Trois-Rivières à Québec, trente lieues. Charlevoix dit que, de son temps (1720) on la parcourait en un jour, c'est encore le plus que puisse faire un bon cheval, preuve qu'elle était dès lors excellente. Nos paroisses, échelonnées sur le bord du fleuve à peu près uniquement en vue de faciliter les communications, soit par eau, soit par terre, n'ont jamais été isolées les unes des autres par suite des neiges, tant hautes qu'elles fussent. On y passe en plein janvier et février, au grandissime galop. Il pourra paraître étrange à un Européen que la neige nous incommode si peu, mais c'est ainsi.

Le soleil qui nous éclaire *faiblement* est un astre découpé pour le paysage de fantaisie que je suis en train de *brosser*. J'invite l'auteur à venir contempler la splendeur de nos jours d'hiver. Il baissera les yeux et la visière de sa casquette devant ce soleil dont il veut faire un simple rayon de lumière polaire.

L'Indien qui va en chasse, au milieu de cette *solitude désolée*, est un produit de l'imagination européenne. Les quelques Indiens adonnés à la chasse qui demeurent ici en été, s'éloignent vers le nord, en automne, pour ne revenir qu'au printemps, sauf parfois une apparition en hiver, pour vendre dans les villes les pelleteries de leur chasse et renouveler leurs munitions. Cet Indien, placé au premier plan du tableau, jette dans l'ombre le triste *laboureur* canadien qui va nous apparaître toute à l'heure, sortant avec misère de sa retraite enfouie sous la neige. Avec quelle peine le pauvre diable déblaye sa route, une pioche à la main (une pelle, serait plus dans le rôle) pour se rendre au *bat* du village, manger un morceau de *venaison*, lorsqu'il a dans le buffet de si bon bœuf, de si bon lard, etc. Il est vrai que la venaison pourrait avoir pour

lui, comme pour le touriste étranger, un certain attrait mais n'en pas qui veut et quand il veut ; il faut la faire venir de si loin que les gens riches peuvent à peine s'en régaler,—tout comme à Paris.

Comparez donc cette description avec nos joyeuses et jolies maisons de campagnes, lesquelles règle générale, sont infiniment supérieures à celles des paysans d'Europe, et pour le moins aussi accessibles—l'hospitalité aidant—l'hiver que l'été.

Un honnête homme, qui avait parcouru le Canada au commencement de ce siècle, écrivit ces lignes empreintes de bon sens :

“ On devrait juger du climat d'un pays par le degré de santé, de fertilité et d'agrément qu'il admet. Sous ce rapport, le Canada est favorisé. Les étés sont très chauds, il est vrai, mais l'atmosphère est si pure et si clair, que la chaleur n'en est point aussi oppressive que dans les climats dits chauds, où l'air est chargé d'émanations qui fatiguent la vie animale. Les hivers sont très froids, mais c'est un froid continu, sans intervalles de giboulées ; l'air est pur et clair comme en été ; c'est par excellence une saison où l'homme et la bête puisent de la vigueur et de la santé rien qu'en respirant sur le seuil de la porte ; le froid, au milieu de cet air vivif et vivifiant, pénètre beaucoup moins que dans les pays où l'atmosphère est allourdie par l'humidité. Les brumes du golfe Saint-Laurent viennent de la mer ; on les ressent à peine à Québec ; les trois-quarts du Canada n'en ont aucune connaissance. Le froid n'exerce son action que sur la couche de neige qui couvre le sol ; il n'atteint pas la terre assez profondément pour gêner l'agriculture ; les semences ont lieu si tôt que la neige a disparu.”

Du froid à la chaleur, la transition est brusque. Risquons-là toutefois :

“ C'était au milieu de l'été que nous parcourions le Canada ; la chaleur était presque insupportable, et déjà les fièvres périodiques de cette saison accablaient les laboureurs exténués de fatigues de la récolte. Quelques mots français, prononcés au hasard, nous rappelaient de temps en temps notre première patrie ; mais le teint jaune et livide des habitants, leur air mélancolique démentaient cette gaieté indigène qu'ils conservent encore, et s'efforcent de faire germer sous ce climat rigoureux.” C'est encore M. Pavie qui vient de parler

Cet écrivain visita le Canada en 1832, l'année du choléra, dont il ne dit pas un mot, aimant mieux mettre sur le compte de notre prétendue dégénérescence les maux qui nous accablaient alors et qui répandaient la terreur dans le monde entier. Je ne doute nullement du succès que ces sortes de descriptions obtiennent dans

les cercles où le mot Canadien est synonyme d'homme blanc dégénéré.

Si parfois la note joyeuse se mêle aux commentaires qui nous échappent en lisant ces inconcevables récits, ils ne laissent pas, en somme, de nous causer une impression pénible par la révélation si complète, si peu encourageante de ce que l'on débite sur notre compte, particulièrement en France, où notre souvenir ne devrait pas être perdu ou dénaturé à ce point,—quant ce ne serait que par respect pour notre fidélité aux traditions de l'ancienne mère-patrie. Les causes les plus évidentes de ces erreurs sont de trois sortes : celle qui provient du besoin que de tous temps ont éprouvé les voyageurs de raconter des sornettes sur les pays lointains ; celle qui a pour principe la folle admiration dont l'Europe s'est éprise pour les Etats-Unis, et celle qui repose sur la parfaite ignorance que notre longue séparation du vieux pays de France a fait naître à notre sujet. A ces trois causes s'en rattachent naturellement plusieurs autres, de moindre importance, qui, cependant, n'ont pas peu contribué à nous faire ce que nous sommes aux yeux des Européens.

BENJAMIN SULTE.

(A Continuer.)

---

# DISCOURS<sup>1</sup>

PRONONCÉ PAR M. JOSEPH TASSÉ, PRÉSIDENT DE L'INSTITUT CANADIEN  
FRANÇAIS D'OTTAWA, DANS LA SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1872.

---

MONSEIGNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'Institut Canadien-Français inaugure, ce soir, son cours annuel de conférences publiques. Il sait les inestimables avantages qui dérivent de ces entretiens, pour la population française de cette ville, et il ne négligera aucun effort pour les continuer, chaque mercredi, durant nos longues veillées d'hiver.

Pour atteindre ce but important, il compte avec raison, Monseigneur, sur le patronage de Votre Grandeur et de votre digne clergé, dont la présence est toujours pour nous un haut encouragement; sur le concours des amis des lettres, de tous ceux qui ont à cœur le développement intellectuel en cette ville, et j'ajouterai, de tous ceux qui veulent le progrès bien entendu de nos sept mille compatriotes de la capitale. Il compte encore sur le concours des dames

<sup>1</sup> Ce discours a été prononcé à l'inauguration du Cours Littéraire que donne chaque hiver, durant quatre mois, l'Institut Canadien Français d'Ottawa. Les séances publiques de cette association si pleine de vitalité ont lieu chaque mercredi, et, en outre de la conférence hebdomadaire, il y a musique et chant par les artistes et amateurs de la capitale. C'est la seule institution franco-canadienne qui ait adopté ce genre de séances publiques, lequel a obtenu jusqu'à présent beaucoup de succès, car il n'y a pas moins de cinq à six cents personnes qui assistent à toutes les conférences. Sa Grandeur Mgr Guigues est le digne patron de l'Institut, et Elle assistait à la séance où le discours que nous publions a été prononcé.

et messieurs qui, par le passé, ont su donner tant d'éclat et une si légitime popularité aux charmantes soirées de notre *Cercle des Familles*.

Notre tâche n'est pas facile, mais avec cette précieuse coopération, nous sommes sûrs de la couronner de succès. D'ailleurs, les sympathies du public nous sont connues. Il nous en a donné une éclatante manifestation par le passé, en venant toujours en foule applaudir aux éloquents paroles de nos conférenciers et au talent de nos artistes et amateurs, et son affluence à cette séance d'ouverture, est pour nous un nouveau gage de sa bienveillance, qui nous est infiniment agréable.

On ne saurait donner trop d'importance à ces conférences publiques, car assurer le succès de l'Institut, lui donner toute la vitalité possible, étendre ses moyens d'action et le cercle de son influence, est, selon moi, faire acte de véritable patriotisme. L'Institut n'est-il pas le foyer où viennent converger toutes nos aspirations nationales,—le centre intellectuel, où nous échangeons et développons les idées d'intérêt immédiat pour nous ;—en un mot, le lieu de réunion où nous avons appris à nous connaître et à compter les forces vives de la nationalité ?

L'Institut a avant tout pour mission la conservation de notre langue dans toute sa pureté et dans toute sa beauté. Or, la langue n'est-elle pas, après la religion, le trait le plus caractéristique d'un peuple, et le plus beau diamant de sa couronne ?

Et lorsque cette langue s'appelle la langue française, l'une des plus belles des langues modernes, la langue des têtes couronnées et de la diplomatie, la langue des plus grands génies qui se soient illustrés dans les sciences, la littérature et la philosophie, la langue dont les accents ont les premiers réveillé les échos endormis de nos majestueuses solitudes, la langue que nos pères nous ont transmise comme un legs précieux ;—sa conservation est pour nous plus qu'un devoir sacré, plus qu'un devoir national, elle doit être un sujet de gloire.

Oui, la langue est le véritable cachet d'un peuple, et elle ne doit s'éteindre qu'avec la vie même de la nation qui la parle, alors qu'elle ne lui survit pas. Aussi, interrogez l'histoire, et vous verrez que la langue se lie tellement à l'existence d'une nation, que chaque fois qu'un peuple puissant a voulu en balayer un autre de la surface de la terre, il a presque toujours tenté de renverser les deux colonnes de l'édifice national : sa foi et sa langue.

Lorsque les russes frappèrent au cœur le vaillant peuple de la Pologne, ils proscrivirent à la fois sa langue et sa religion. Et que fit Bismark lorsqu'il voulut germaniser des provinces françaises

comme l'Alsace et la Lorraine, qu'il a arrachées à notre ancienne mère-patrie ? Il décréta que la langue du vainqueur devait être celle du vaincu, et que celle-ci serait bannie des écoles. Mais l'on sait que le peuple héroïque de ces provinces n'a pas voulu se courber sous ce joug oppressif. Comme autrefois les Troyens, il a préféré désertir le sol de ses aïeux, s'arracher à tout ce qui lui était cher, à tout un monde de souvenirs, se disperser aux quatre coins du monde, partout où il pourra rester français et catholique, plutôt que de subir un odieux asservissement.

Mais il n'est pas nécessaire de demander des exemples à l'étranger pour prouver, par l'histoire, la corrélation de la langue avec la vie nationale d'un peuple. Lorsque par une politique maladroite et condamnée depuis par ses hommes d'état les plus éminents, l'Angleterre voulut dénationaliser les 70,000 canadiens-français, resté fidèles au poste de l'honneur, après la cession du pays, que fit elle ? Elle voulut proscrire notre langue de nos parlements et de nos écoles, et lui substituer sa propre langue qui envahit aujourd'hui le monde.

Mais nos pères surent déjouer par leur noble attitude les trames ourdies par ceux qui voulaient notre anéantissement comme peuple. Le clergé canadien contribua puissamment à la conservation de notre langue en en faisant la base principale de l'enseignement dans nos écoles. Et dans nos parlements nous eûmes les Bédard, les Panet, les Morin, les Papineau, les Lafontaine et bien d'autres, dont les noms nous seront toujours chers, qui surent faire respecter l'usage de la langue française, jusqu'à ce qu'il nous ait été solennellement garanti par l'acte d'Union. Et aujourd'hui près de 1,100,000 français, ayant la sève d'une nation forte et pleine d'avenir, habitent le pays, et les échos lointains des Montagnes Rocheuses, de la rivière Rouge et du Cap Breton, répètent à l'envi des accents français comme les rives du St. Laurent et de l'Outaouais.

Oui, conservons notre langue, Mesdames et Messieurs, et pour cela encourageons les institutions qui, comme la nôtre, sont fidèles à l'emblème national : *Nos institutions, notre langue et notre foi*. En ce qui regarde l'Institut, c'est pour moi un agréable devoir de reconnaître que nos compatriotes de la capitale ne lui ont pas ménagé leurs suffrages. Car, l'Institut n'a jamais été plus prospère qu'il ne l'est maintenant. Le chiffre de ses membres est aujourd'hui d'environ 375. Or, 375 membres, c'est plus que ne compte aucune institution littéraire de la province de Québec et de cette ville.

Ce résultat est très-encourageant, mais n'allons pas nous reposer si tôt sur nos lauriers. Travaillons, au contraire, à affermir notre œuvre et à l'enraciner assez profondément pour que rien ne puisse l'ébranler. Faisons en sorte qu'il n'y ait pas une seule famille française, qui ne tienne à honneur de compter l'un des siens parmi les membres de l'Institut, et tâchons de hâter le jour où nos réunions nationales n'auront plus lieu dans cette modeste enceinte, mais dans un édifice plus spacieux, qui fera honneur au nom canadien.

Ce devoir d'encourager nos institutions s'impose d'une manière toute particulière à nos compatriotes de cette ville. Car, il ne faut pas oublier que si nos nationaux forment la grande masse de la population dans la Province de Québec, nous sommes au contraire, presque noyés dans Ontario par les éléments étrangers; nous ne sommes que 75,383 canadiens-français pour lutter contre un million et demi d'anglais, écossais et irlandais.

Si le danger de dénationalisation est à craindre quelque part dans notre pays pour les groupes français, c'est bien dans cette province. Mais avec le patriotisme et l'union qui décuplera nos forces, il nous sera possible de faire grandir et fortifier ce rameau détaché de l'arbre principal de la nationalité. Déjà de véritables colonies françaises sont formées aux deux extrémités de la province, ou s'échelonnent sur la rive sud de l'Outaouais. Déjà la flèche du clocher catholique s'élève fièrement au milieu de l'essaim national, à côté de l'école française, où la jeunesse apprendra à ne pas oublier la langue de ses pères. Et avant longtemps les institutions sociales des canadiens-français d'Ontario laisseront peu à désirer.

Position comme noblesse, oblige. Aussi il incombe à nos compatriotes de la capitale par leur nombre, leur intelligence et leur force de cohésion, de se mettre à la tête du mouvement national dans cette province.

L'Institut a encore pour mission principale, le culte du beau et du vrai, dans les sciences, la littérature et la philosophie. Ce rôle est parfaitement adapté à notre caractère national. Car, de l'avis de maints observateurs judicieux, notre mission est toute intellectuelle et religieuse et doit être, dans une sphère moindre, celle qu'a remplie la France, qui fut pendant si longtemps le pivot intellectuel du monde, le foyer de la pensée universelle.

Nous ne pourrons d'ici à longtemps, dominer par le nombre, l'étendue de notre commerce et l'éclat de nos richesses, mais nous aurons rempli une tâche glorieuse, si nous savons nous signaler

par le rayonnement de nos intelligences, dont l'influence n'est pas éphémère, mais sait se perpétuer à travers les siècles.

Les nations les plus fortes et les plus puissantes ne sont pas toujours celles qui occupent la plus large place au temple de mémoire. La Grèce, par exemple, avait un territoire insignifiant et une population bien limitée, si on la compare aux nations asiatiques de l'époque. Cependant l'histoire conserve à peine leurs noms, tandis que la patrie d'Homère et de Démosthènes a su conquérir une impérissable renommée. Et à qui doit-elle en grande partie l'auréole de gloire dont son nom est encore entouré? A ses orateurs, à ses poètes et à ses historiens. Les chants de l'*Iliade* ont plus contribué à l'illustrer que toutes les richesses des peuples voisins n'ont fait pour les tirer de l'oubli.

Les siècles les plus célèbres sont encore ceux où l'intelligence a régné en souveraine. Qu'il suffise de rappeler le siècle d'Auguste — qui fut celui de Virgile, et de Tite Live — et le siècle de Louis le Grand, où les Bossuet, les Fénelon, les Corneille et les Racine se sont immortalisés.

La gloire littéraire est, après la gloire religieuse, — si je puis l'appeler ainsi, — la plus pure et la moins périssable. Au lieu de s'affaiblir à travers les âges, elle ne fait que resplendir d'un nouvel éclat. C'est un monument grandiose auquel le temps conserve toute sa jeunesse et sa beauté au milieu des ruines qu'il sème sur ses pas.

Tous les grands hommes ont été amis des lettres, et plusieurs souverains ont cru s'honorer en admettant des écrivains célèbres dans leur intimité. Les plus illustres personnages ont recherché la gloire littéraire. J'aime à rappeler ici que Wolfe, le vainqueur de Montcalm, déclarait quelques jours avant la bataille des Plaines d'Abraham, après avoir lu avec admiration une pièce de vers d'un célèbre poète anglais, qu'il aurait préféré la gloire d'en être l'auteur à celle de planter le drapeau d'Albion sur le vieux roc de Québec.

Les jouissances intellectuelles sont aussi d'une suavité inexprimable. Que de loisirs elles ont charmées! Que d'agréables satisfactions elles ont causées! Que de larges horizons elles ont ouvert aux méditations de l'homme! Augustin Thierry, historien français, leur a rendu un beau témoignage dans son testament resté célèbre: "Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis affirmer, qu'il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science."



Nous devons d'autant plus nous adonner au développement des choses de l'esprit que le règne de la matière semble obtenir plus d'ascendant. Le matérialisme menace de dominer les deux mondes, et nous devons réagir de toutes nos forces contre ce flot envahisseur. Notre pays n'en a pas encore trop subi l'atteinte, mais il est menacé de son influence délétère.

Nous entrons, de fait, dans une ère de progrès inouï. On ne parle aujourd'hui qu'agriculture améliorée, manufactures, chemins de fer et canaux. Je suis bien loin de vouloir déprécier un pareil mouvement, mais il est à craindre que l'esprit public se laisse trop absorber à l'avenir par des aspirations purement matérielles.

Que l'on améliore l'agriculture, que l'on creuse des canaux, que l'on attire en ce pays des milliers de bras robustes, que des usines s'élèvent en grand nombre et enveloppent l'atmosphère de panaches de fumée, que le sifflet de la locomotive se fasse entendre dans les gorges les plus reculées de nos montagnes, que monts et collines s'aplanissent devant le travail humain, que notre population présente, enfin, le spectacle d'une vaste ruche d'abeilles. Très bien ! J'applaudis à tous ces progrès. Mais de grâce, que la perspective de la richesse ne nous fasse pas tous incliner devant le veau d'or, et que la fumée de nos manufactures n'ait pas pour effet d'alourdir nos intelligences.

*Sursum corda.* Sachons nous élever aussi au-dessus de la vulgarité des idées et des occupations matérielles, et ne nous laissons pas emporter par le courant qui a déjà été fatal à tant d'autres. Comme l'a dit Montalembert : "Opposons à ce misérable déclin, que l'on ose vanter comme un progrès, les hautes et libres méditations de la pensée. Opposons à ces triomphes de Plutus les victoires pures et magnanimes de l'intelligence. Ne laissons pas, l'esprit français, j'allais dire l'esprit humain, s'affaïsser et s'abattre dans ce néant. Empêchons, s'il en est temps encore, l'art et le style, en se matérialisant et se vulgarisant à l'infini, de signaler l'avènement de leur dégénération prochaine."

Il n'est pas impossible, d'ailleurs, de concilier le culte des choses de l'esprit avec le progrès matériel. Voyez Boston. Elle est l'une des villes maritimes les plus peuplées et les plus importantes des Etats-Unis. Dans son port plein d'activité, on voit comme une forêt de mâts de navires sur lesquels flottent des pavillons de presque toutes les nations. Ses rues sont extrêmement affairées, sa population est fort industrielle, bref, il se fait un immense mouvement d'affaires dans cette cité.

Pourtant, la gloire de Boston n'est pas tant d'avoir un commerce étendu et des industries florissantes, que d'être la ville littéraire

par excellence et d'avoir mérité d'être appelée l'Athènes de l'Amérique. On y admire une magnifique université, une académie de science et d'arts, des sociétés historiques, de médecine, de vastes bibliothèques et musées. On coudoie tout un monde de savants, de professeurs, d'étudiants, là où on ne croirait devoir rencontrer que des aligneurs de chiffres, comme dans la plupart des villes américaines, et il n'est pas une cité qui dépense relativement autant pour la belle cause de l'instruction. Aussi, la patrie de Franklin est saluée avec respect par tous les étrangers comme la retraite des muses, et le véritable foyer du mouvement intellectuel aux États-Unis.

Ai-je besoin d'ajouter, Mesdames et Messieurs, que tout progrès intellectuel dans un pays n'est désirable qu'en autant qu'il est vivifié par la religion. La nécessité de cette alliance des lettres et de la religion est méconnue dans un trop grand nombre de pays, mais elle ne trouve ici heureusement que peu de contradicteurs.

La littérature sans la foi ne peut pas produire d'autres fruits que ceux que l'on cueille sur les bords de la Mer Morte, c'est-à-dire des fruits stériles. L'intelligence, si vous le voulez, est un grand arbre, couvert d'un riche manteau de verdure, projetant au loin son ombre bienfaisante, mais qui se dessèchera et se découronnera bientôt, s'il n'a plus la sève nécessaire qui fait sa force et sa grandeur. Or, la sève pour l'intelligence, c'est la foi !

L'histoire est là, d'ailleurs, pour prouver que la littérature a exercé une influence extrêmement funeste sur les sociétés en cessant de s'éclairer au flambeau de la foi.

Voyez la France. Comme elle était grande au dix septième siècle, alors que brillaient ces puissantes intelligences, ces incomparables éducateurs du peuple, ces maîtres de la langue française, qui ont nom Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Corneille, Racine et tant d'autres écrivains célèbres. La littérature était alors pure et sévère, elle savait s'élever aux plus hautes conceptions, planer dans les horizons de la pensée, et parler au peuple le langage de la vérité, de la foi et de l'honneur. Aussi son heureuse influence s'est alors reflétée sur la nation. Car, on dit avec raison que la littérature est la véritable expression d'une société.

Mais arrive le dix-huitième siècle. Quelle déchéance ! C'est l'avènement du matérialisme philosophique ! C'est le règne de Voltaire, de Rousseau, d'Alembert et de Diderot. La France tombe d'abîme en abîme, elle accumule désastres sur désastres, hontes sur hontes, flétrissures sur flétrissures : c'est à coup sûr l'époque la plus sombre de son histoire. La littérature, corrompue jusqu'à la moëlle des os, déchaîne les plus mauvaises passions populaires

contre l'autorité et la religion, après les avoir sapées dans leur base.

Quelle décadence encore dans le dix-neuvième siècle ! Quel abaissement des intelligences ! Quelle dépravation du goût ! Pour combattre l'influence dissolvante d'une myriade d'écrivains qui, comme Sainte Beuve, se feraient gloire au besoin de manger des saucissons le Vendredi Saint, on peut à peine signaler une petite phalange d'esprits d'élite, de nobles soldats de la foi et de la vérité, restés fidèles aux traditions de l'honneur. Ce sont les De Maistre, les de Bonald, les Lacordaire, les P. Félix, les Dupanloup, les Montalembert, les Ozanam, les Louis Veuillot et quelques autres.

La littérature est plus malsaine qu'à aucune autre période de son histoire. La presse inonde la France de ses peintures grivoises et démoralisatrices ; la corruption et les défaillances sont presque générales, et le plus grand nombre de criminels se trouvent dans les départements où on lit le plus.

Aussi, lorsqu'arrive l'heure terrible des combats, cette nation amollie par le matérialisme et la libre pensée ne retrouve plus sa valeur d'autrefois pour se mesurer contre l'ennemi. Les plus terribles malheurs fondent sur la France et l'on croirait qu'elle va agoniser sous le talon du uhlan prussien. Elle tombe sans gloire aux pieds de ce même peuple, dont elle mettait les légions en déroute, aux glorieuses journées d'Iéna et d'Austerlitz !

Il y a bien encore sans doute des cœurs vaillants, des dévouements chevaleresques, des français sans peur et sans reproche comme ceux des temps passés, mais combien se montrent indignes de défendre le sol sacré de la patrie ! Les soldats vraiment catholiques, ceux qui n'ont pas appris dans les livres ou dans les journaux à mépriser Dieu, la foi et l'honneur, comptent presque seuls parmi les héros de la dernière guerre : tels sont par exemple les fiers enfants de la Bretagne et de la Vendée, dont les nobles ancêtres sont aussi les nôtres, et qui eussent sauvé la France, si elle eut pu être sauvée.

Il peut en coûter à notre amour-propre national de faire de pareils aveux. Mais ce tableau tracé à grands traits n'est-il pas rigoureusement vrai ? Puisse ce terrible exemple nous servir de leçon et nous détourner à temps de la fausse voie, qui fut si fatale à la France, si jamais quelques mauvais conseillers voulaient nous conduire au même abîme.

Aussi, les enseignements de la dernière guerre ont éclairé grand nombre d'esprits en France. Et on comprend tellement la nécessité d'un retour à des idées plus saines, que des journaux comme le *Figaro* et le *Siècle*, qui ont une grande part de responsabilité

dans cet affaissement de l'esprit français, sont forcés aujourd'hui de proclamer que cette malheureuse nation ne retrouvera son ancienne splendeur et son ancien prestige qu'en épurant sa littérature et en redevenant croyante comme autrefois.

Oui, puisse la France s'engager franchement dans la vraie voie de l'honneur et travailler activement à l'œuvre de sa régénération, et nous, canadiens-français, nous ne serons pas les derniers à applaudir au salut de ce grand peuple, dont le sang coule dans nos veines, et que nous verrions avec tant de fierté marcher encore à la tête de la civilisation ! Oui, puisse son drapeau, dont les couleurs ornent cette salle, reprendre son ascendant, flotter plus haut que jamais en renfermant dans ses nobles plis l'emblème de la véritable civilisation, et nous ne serons pas les derniers à l'acclamer de toutes nos forces !

Ce doit être pour nous, Mesdames et Messieurs, une agréable satisfaction de pouvoir affirmer que presque tous nos littérateurs ont puisé jusqu'à présent leurs inspirations aux eaux vives de la foi, c'est-à-dire à la source véritable du beau et du grand. Aussi, c'est en restant fidèles à cette tradition que leurs œuvres continueront d'avoir une influence salutaire sur la société et les mœurs. C'est en imprégnant leurs écrits de l'idée religieuse, qu'ils sauront combattre les fausses tendances de tous ces systèmes matérialistes, de toutes ces utopies et de ces idées anti-sociales qui minent aujourd'hui l'Europe ; qu'ils sauront faire aimer la vertu au peuple au lieu de lui dorer le vice, et qu'ils lui inspireront le culte de toutes ces grandes choses qui font la gloire et la force d'un peuple.

Nous n'avons pas jusqu'à présent dévié de la noble mission qui nous a été dévolue. Nous avons veillé avec un soin jaloux à la conservation de notre patrimoine national. Eh ! bien, si nous voulons nous montrer dignes de notre passé et marcher fièrement dans la voie de l'honneur, ne souffrons pas que notre littérature en se viciant prépare trop tôt l'œuvre de notre dégénération. Efforçons-nous de la rendre pure et sévère,—car la littérature ne fut jamais plus puissante qu'à notre époque,—et nous pourrons espérer alors de conserver à la nation cette vitalité qui s'est affirmée si hautement au milieu même de nos plus grandes épreuves.

L'Institut Canadien-Français n'a cessé depuis sa fondation de travailler à cette alliance féconde des lettres et de la religion, et il est à espérer que toutes ses aspirations à l'avenir tendront à resserrer une union, qui ne pourra manquer d'ajouter de nouveaux fleurons à notre couronne nationale.

# CONFÉRENCES AMÉRICAINES <sup>1</sup>

---

## LE GÉNÉRAL ULYSSE GRANT

PRÉSIDENT ACTUEL DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, 1870.

---

*Messieurs,*

Après avoir raconté devant un autre auditoire la vie d'Abraham Lincoln, je vais tâcher de retracer la carrière héroïque de son successeur, le général Ulysse Grant, président actuel des États-Unis d'Amérique, bien qu'en le faisant je sache très-bien que je n'obéis ni aux lois de l'histoire, ni aux préceptes de l'art.

L'histoire consent difficilement à ce que l'on fasse la biographie d'une personne vivante ; elle aime mieux que la mort ait reculé la perspective, refroidi la louange, et que le nom célèbre d'un homme ait mérité de fixer, après de longues années, les regards désintéressés de la postérité. De même, l'art se refuse à prendre au sérieux le portrait d'un homme fait par un peintre qui ne l'a jamais vu ; on ne le croit pas volontiers ressemblant.

Mais vous me pardonnerez, parce que je n'aspire pas bien haut. J'aspire uniquement au succès de ce peintre modeste qui avait écrit sur sa porte : " Ressemblance garantie, cent francs ; demi-ressemblance, cinquante francs ; air de famille, cinq francs."

<sup>1</sup> Voir les livraisons de janvier et février 1873.

Voilà bien, en effet, ce que je cherche. Je voudrais précisément fixer, à l'aide des événements principaux de la guerre des Etats-Unis, quelques-uns des traits seulement du héros que je représente, lui donner un air de famille, de cette grande famille des Américains qui occupe une si large place dans l'histoire des hommes au temps où nous vivons.

Avant tout, je ne veux point, dans cet entretien familial, prendre le parti des victorieux et triompher avec le Nord contre le Sud. Je suis et j'ai été, dès le début, un partisan résolu du Nord ; mais, au point de vue où nous devons nous placer aujourd'hui, à la distance où nous sommes, étant tous désireux que les traces d'une longue guerre fratricide disparaissent et dans les cœurs et dans les faits, nous devons considérer les vainqueurs du Nord et leurs adversaires du Sud comme deux parties d'une grande famille un instant divisée, mais enfin réconciliée. Le droit était du côté du Nord, et le droit a triomphé. Dans la lutte qui a précédé ce triomphe, la convenance autant que la justice nous oblige à flétrir des deux côtés beaucoup de crimes, et des deux côtés à admirer beaucoup de vertus.

Il convient d'entrer dans les sentiments qui devaient animer les vainqueurs et les vaincus au moment de la scène sublime qui se passa autour de la ville de Richmond au commencement du printemps de 1865, il y a cinq ans. Les deux armées étaient en présence, au lendemain d'une violente bataille, à laquelle est resté, dans la mémoire de tout Américain, le nom de bataille des Cinq-Fourches, près de Petersburg. Le président des Etats du Sud venait de quitter Richmond pour se réfugier à Danville, sur l'avis du commandant de l'armée vaincue, et une correspondance s'était ouverte entre les deux valeureux chefs qui s'étaient livrés bataille. C'était le chef de l'armée victorieuse, qui, le premier, avait écrit au chef de l'armée vaincue dans des termes d'un véritable respect, et le chef de l'armée vaincue avait répondu avec la même courtoisie ; en consentant à la capitulation, il avait demandé que les termes en fussent parfaitement dignes de l'armée à laquelle il commandait, et qu'on laissât à tous ses officiers leurs armes et leurs chevaux. Le vainqueur y avait consenti, et l'on vit alors ce spectacle extrêmement émouvant : l'armée victorieuse fit le salut militaire, et l'armée vaincue, précédée de ses officiers à cheval, se présenta en bon ordre ; les soldats mirent leurs armes en faisceaux, puis, adressant un adieu pénible à leurs drapeaux, ils les plantèrent dans le sol en les embrassant, pendant que les vainqueurs s'inclinaient avec respect. Après l'adieu au drapeau, les 25,000 soldats de l'armée de la Virginie défilèrent lentement, retournant dans leurs foyers,

pendant que les deux états-majors chevauchaient réunis derrière les deux commandants en chef, si dignes l'un de l'autre qu'on pouvait se demander quel était le vainqueur et quel était le vaincu. Le vaincu se nommait Robert Lee, descendant de Washington ; le vainqueur était le plébéien Ulysse Grant,—Grant et Lee, deux noms qu'il ne faut pas séparer, et qui sont environnés d'un égal respect par tous ceux qui admirent l'honneur, le talent, le génie militaire et le courage civil.

Le général Grant, cinq ans auparavant, était un obscur ouvrier tanneur de la petite ville de Galena, dans l'Illinois, l'un des Etats de l'Ouest, de l'autre côté du Mississipi, et il assistait au printemps de 1861, à une réunion populaire convoquée à l'occasion de l'ouverture des premières hostilités, qui avaient eut lieu, vous vous le rappelez, au commencement de 1860, après la première élection du président Lincoln. Le Sud avait follement engagé la lutte par la prise du fort Sumter et l'invasion du Maryland. On venait d'en recevoir la nouvelle dans l'État habité par Grant, et aussitôt des réunions populaires s'étaient assemblées. Il y avait dans cet État une grande division d'opinions. Les réunions étaient ardentes et passionnées, et l'obscur tanneur qu'on appelait Ulysse Grant y assistait avec la froideur qui faisait le fond de son caractère. Un jeune avocat très-maigre et très-grand, aux cheveux noirs, qui y assistait comme lui, s'était écrié avec une éloquence passionnée : " Je suis démocrate, mais il ne s'agit pas de politique, il s'agit d'avoir une patrie, ou de n'en pas avoir, et je suis d'avis qu'après ce qui vient de se passer, nous n'avons plus qu'à faire appel au Dieu des batailles ! " Ces paroles de l'avocat avaient remué l'âme du tanneur.

Le tanneur, en 1865, devait mériter ce grade de lieutenant général qui avait été accordé avant lui au seul Washington, et devenir président des Etats-Unis ;—l'avocat, c'était Rawlins, le futur chef d'état-major du général sauveur de la patrie. C'est donc de 1861 à 1865, en quatre ans, que s'éleva tout d'un coup et comme une fusée dans la nuit l'étoile de cet homme dont le nom devait jeter tant d'éclat.

Ulysse Grant était né en 1822 d'un tanneur établi à Point-Pleasant, dans l'État d'Ohio ; toute la famille travaillait le cuir de ses mains et vendait ensuite le produit de son travail. Il avait plusieurs frères, et il avait reçu en naissant le nom singulier d'Ulysse par la faute de Fénélon. La famille possédait un *Télémaque*, et les lectures se faisaient souvent dans ce livre à peu près unique. Or les grands parents, réunis à la naissance de l'enfant avec le père et la

mère, avaient mis aux voix le nom à lui donner. Il y eut une tante romantique qui demanda le nom de Théodore ; une autre, imbue de l'esprit biblique, proposait qu'on l'appelât Hiram ; le grand père et la grand'mère préférèrent qu'on l'appelât Ulysse.—En 1823, la famille vint se fixer à Georgetown. Ulysse Grant fut envoyé à l'école, puis, arrivé à l'âge de dix-sept ans, comme il était très-vigoureux malgré sa petite taille, il demanda à être militaire, et fut assez heureux pour obtenir un brevet de cadet à l'école militaire de West-Point.

Tous ceux qui ont présente à l'esprit l'histoire de Washington savent que West-Point était une position militaire importante où l'illustre général, étant en tournée, eut la douleur d'apprendre la défection d'Arnold, et où se passa aussi le triste incident de la capture du major André, cet officier brillant et chevaleresque, qui fut pendu comme traître et mourut en héros. Washington avait demandé la transformation de cette forteresse en une école militaire ; elle a été depuis parfaitement organisée, et chaque district *congressionnel* a le droit d'envoyer un cadet à l'école de West-Point.

Grant ne se fit remarquer par aucune supériorité à cette école ; il y passait pour un bon garçon silencieux et médiocre ; en un seul point, il montra une capacité hors ligne, c'était comme cavalier. Après trois années d'école, à vingt et un ans, il fut attaché comme sous-lieutenant surnuméraire au 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie et envoyé à la guerre du Mexique, où il se distingua, sous le général Taylor, au siège de la Vera Cruz. Revenu dans ses foyers, marié en 1848 à la fille du colonel Dent, il fut de nouveau envoyé dans l'Oregon par la Californie et Panama, en 1853, campagne pendant laquelle il affronta le choléra aussi souvent que la mitraille. Après sept ans de service, il donna sa démission, en 1854, et, pourvu du grade de capitaine, il vint s'établir à quelques lieues de Saint-Louis, dans le Missouri, comme fermier. Père de quatre enfants, très-pauvre, très laborieux, il allait à la ville de Saint-Louis, à 14 milles de sa ferme, vendre du bois. Il avait de beaux chevaux, et beaucoup d'habitants de Saint-Louis se rappellent très-bien avoir vu cet homme silencieux et agile qui amenait son bois et s'en retournait dans sa voiture qu'il déchargeait lui-même avant de se faire payer, si mal vêtu que d'anciens camarades, fort ardents à le solliciter depuis, dédaignaient alors de le reconnaître. Réussissant mal comme fermier, Grant se décida à aller tenter fortune à Saint-Louis, où il se fit l'associé d'un collecteur de rentes. Il y a encore au coin d'une rue de Saint-Louis de Missouri une enseigne avec ces



mots : *Boggs et Grant, collecteurs de rentes*. Les collecteurs de rentes sont des gens qui vont dans tout le pays recevoir des loyers, qui prêtent sur hypothèques et qui font une foule de petits tripotages financiers dans le ressort de la province. Il ne réussit pas mieux dans ce nouvel État. Toujours le même, assez mal mis, assez mal tourné, on le voyait se promener avec quelques anciens camarades en compagnie desquels il ne lui était pas indifférent de prendre un petit verre de wiskey ; puis il revenait au logis prendre sa pipe tristement, et attendre les affaires, qui venaient peu.

Fatigué de tenter en vain la fortune, Ulysse Grant se décida à retourner en 1859 dans la petite ville de Galena, où étaient restés son père, sa mère et ses frères, et il se mit à travailler avec eux de ses mains et à faire le commerce des cuirs. C'est dans cette humble situation que le trouva la guerre de la sécession de 1861. Il avait alors trente-neuf ans, n'ayant jamais connu la gloire ni la richesse, mais familier avec la misère, le travail et le danger.

En sortant de la réunion publique où les paroles de Rawlins l'avaient ému, le brave capitaine dit à son père : " Puisque l'Etat m'a élevé à ses frais, il serait bien à moi de me mettre à son service." Et Grant écrivit au gouverneur de l'État pour demander un petit grade dans la milice des volontaires. Le gouverneur ne lui répondit pas. Il alla alors modestement solliciter l'appui d'un représentant de son pays, qui voulut bien s'intéresser à cet obscur capitaine redevenu ouvrier, et le présenter au gouverneur. Ce représentant, savez vous qui il était ? C'était l'ambassadeur actuel des Etats-Unis à Paris, M. Washburn, qui eut ainsi l'honneur d'apostiller la demande de Grant pour être lieutenant ou capitaine dans la milice de l'Etat du Missouri en 1861.

Il commença par commander une compagnie de volontaires de l'Union, qui se trouvait à cinq lieues de là, dans la petite ville de Springfield, qui avait donné naissance à Abraham Lincoln. Le premier jour, ses soldats le tournèrent en ridicule, mais bientôt ils étaient forcés au respect, et appréciés promptement par ses chefs autant que par ses subordonnés, Grant commença la campagne de l'Ouest en qualité de colonel.

Ici, Messieurs, j'ai besoin de votre patience. C'est toujours une tâche bien difficile que de faire des récits de bataille, même la plume à la main. Mais vous ne vous attendez pas à voir sortir de mes lèvres des régiments, des canons, des plans, des cartes, et je suis obligé de vous demander beaucoup d'attention et surtout d'indulgence.

On peut diviser la guerre de la sécession en deux parties bien distinctes, la petite et la grande guerre. Au commencement, on

crut qu'on en finirait avec une petite guerre. Si vous voulez bien supposer que vous regardez sur la carte la place où se trouve Washington, la capitale des Etats du Nord, et Richmond, qui était devenue la capitale des Etats du Sud, vous serez étonnés de voir qu'il n'y a pas entre ces deux villes une distance de plus de trente lieues, celle qui sépare Paris d'Orléans, et si vous faites attention que Washington n'est séparé de la Virginie que par le Potomac, vous comprendrez que les deux armées, à la porte même de Washington, pouvaient, d'une rive à l'autre du Potomac, suivre les mouvements l'une de l'autre.

On croyait, au Nord, qu'on n'avait à résister qu'à une révolte sans importance, et l'on croyait encore plus fermement, au Sud, qu'on n'avait qu'à frapper un grand coup sur Washington et que tout serait fini. Le Nord était sans défense, le Sud bien préparé. Le président Buchanan avait disséminé la petite armée du Nord, garni les arsenaux du Sud, et tout préparé pour un succès, rendu plus probable encore par la valeur et l'habileté des généraux qui entouraient Jefferson Davis.

En effet, le résultat des premières campagnes de 1861 et 1862 fut tout en faveur du Sud. Je me rappelle encore la joie des nombreux partisans de la sécession américaine dans notre pays, et la stupeur des rares amis de Lincoln et du Nord, lorsque l'on apprenait jour par jour, après la prise du fort Sumter, la défection des grands Etats, de la Virginie, de la Caroline du Nord, puis du Tennessee, de l'Arkansas, et, peu de temps après, la nouvelle de la première défaite du Nord à la bataille de Bull's-Run, suivie de quelques heureuses expéditions maritimes, mais des tentatives infructueuses de MacClellan contre Richmond, arrêtées par la sanglante défaite de Gaines-Hill, insuffisamment réparée elle-même par la journée d'Anthietham et la défense de Washington, que l'on crut un moment pris et occupé par les confédérés.

La campagne de 1863, qui vit le Maryland envahi pour la seconde fois, les confédérés vainqueurs à Chancellorsville et à Fredericksburg, mais affaiblis pourtant par la victoire de Gettysburg et par la perte de l'héroïque Stonewall Jackson, qui valait à lui seul une armée, laissa les deux partis en présence, plus excités que jamais, séparés pour ainsi dire par un fleuve de sang et par des montagnes de morts, mais tous les deux trop certains que la guerre allait prendre des proportions gigantesques et changer de terrain.

Le président Lincoln, avec le secours de ses ministres, Stanton, Chase, Seward, Welles, avait improvisé des armées. Au début, il n'avait que 15,000 hommes, et même, après la prise du fort Sumter,

il n'avait cru nécessaire d'appeler sous les armes que 75,000 miliciens. Heureusement la marine était mieux préparée: repoussée du Jame's River, où elle avait tenté de s'approcher de Richmond, par les combats si connus du *Merrimac* et du *Monitor*, ces boîtes à mitraille flottantes, la marine était parvenue à faire le tour des Etats du Sud et à mettre la main sur la Nouvelle-Orléans et sur les bouches du Mississipi. Mais le parcours du fleuve appartenait aux confédérés, qui étaient sur le point de s'emparer même, en remontant très-haut vers le Nord, du poste important de Cairo, où le Mississipi reçoit les eaux de l'Ohio, lorsqu'au commencement de 1862, ils trouvèrent devant eux, à la tête des milices de l'Ohio et de l'Indiana, ce petit général dont le nom n'avait jamais été prononcé à Washington, n'était jamais parvenu en Europe, où l'on n'en entendit pas parler avant 1864, et qui s'appelait Ulysse Grant. Avec son apparition, par ses efforts opiniâtres et précipités, commence, pour les Etats-Unis, le retour de la fortune, et la guerre devient un drame gigantesque, dont les scènes, au lieu d'être resserrées entre les deux capitales du Nord et du Sud, se jouent à des distances énormes, sur les fleuves, sur la mer, sur la terre, dans le plus vaste cercle où se soit jamais déployé le génie sanglant des batailles.

Pour suivre toute cette entreprise extraordinaire, représentez-vous, Messieurs, pour un moment, le territoire des Etats-Unis comme un immense carré dont l'Océan et le Mississipi forment les deux côtés perpendiculaires; les villes de Washington et de Richmond sont en face de l'une de l'autre dans l'intérieur de ce carré, et l'opération poursuivie consiste à s'emparer des quatre côtés du carré et à revenir au centre investir Richmond en s'en rapprochant de toutes parts, en cernant, en détruisant, par des coups répétés, les armées qui la défendent, en soumettant les Etats qui les recrutent. Un ancien batelier, Lincoln, fait voter les ressources, lève les hommes, donne les ordres, soutient les courages, et un ancien tanneur, Grant, petit capitaine d'une petite milice, va tout à coup s'élever par des victoires à la tête de toute une nation en armes et devenir le marteau qui brisera la résistance.

C'est en 1862 que Grant, parti de Cairo et appuyé par la flottille fédérale de Foote et de Porter, s'empare des forts Henry et Donelson, assure la possession du Missouri, du Tennessee, et bientôt de tout l'Ouest, par la victoire de Pittsburg et l'évacuation de Corinthe, malgré les efforts de Beauregard, envoyé par le Sud avec 60,000 hommes. Pendant la même année, l'amiral Farragut avait bloqué les côtes du Sud, pris la Nouvelle-Orléans, remonté le Mississipi,

et pour que le cours de ce grand fleuve, dont la possession importe plus aux États-Unis que le Rhin à l'Allemagne, fût assuré aux fédéraux et cessât de servir aux confédérés à se ravitailler du côté du Texas, il ne restait plus, entre Farragut et Grant, que l'espace compris entre Port-Hudson et Vicksburg, dont le siège devait coûter tant de sang et d'efforts, échouer deux fois, exiger sept attaques et ne réussir, en juillet 1863, qu'après plusieurs victoires qui permirent enfin de rassembler plusieurs armées contre ce Sébastopol de la rébellion.

Pendant ces deux années, Grant avait donné la mesure de son étonnant mérite, aussi hardi dans les coups de main que prudent devant les embûches, aussi habile à remuer des masses énormes sur un terrain bien choisi qu'à diriger les opérations d'un siège formidable, et toujours calme, décidé, maître de lui, ne laissant échapper que des paroles caractéristiques. Au fort Belmont, un des officiers lui dit : " Nous sommes pris et enfermés," et il se contente de répondre : " Nous les avons balayés une fois, nous les balayerons deux fois." Au fort Donelson, le commandant lui envoie demander à quelles conditions il lui accorde de capituler, et il répond : " Ma condition, c'est pas de condition, et je vous préviens que je suis en train de marcher sur vous !" A Vicksburg enfin, une femme le rencontre et lui demande combien de temps il va attendre devant la ville. " Je resterai trente ans, dit-il, mais je la prendrai."

Il faut rapprocher de ces paroles les mots amusants et sublimes du grand Lincoln, qui avait entendu enfin parler de Grant et avait bientôt conçu pour lui, malgré d'indignes calomnies, une estime qui ne se démentit jamais. " Il y avait dans mon village, dit-il un jour, une bonne femme qui avait beaucoup d'enfants, et quand, au milieu de son travail, elle en entendait un crier, elle disait : Quel bonheur ! cela prouve que celui-là au moins est encore en vie ! Quand on m'apprend que le canon gronde du côté de Grant, je me dis qu'au moins un de mes généraux agit et gagne des batailles." On raconte aussi que des méthodistes étant venus accuser Grant d'aimer un peu trop le whisky, Lincoln répondit : " Pouvez-vous me dire où il se procure son whisky ? je serais bien aise de le savoir pour en envoyer un petit baril à plusieurs autres généraux !" Mais Lincoln devient vraiment sublime, lorsqu'il écrit au général Grant, après la prise de Vicksburg, une lettre qui se termine par ces simples mots : " Jecroyais votre plan mauvais, et je ne comptais pas sur le succès. Je veux déclarer devant le pays que vous aviez raison et que j'avais tort."

Il fut plus sublime encore, lorsque la même année, il émancipa les esclaves, pour offrir au ciel un don glorieux auquel le ciel répondit par le don de la victoire.

La prise de Vicksburg, suivie de la reddition de Port-Hudson, assura aux fédéraux tout le cours du Mississipi et la neutralité des États placés sur ses rives, et la victoire de Chattanooga, remportée quatre mois après par Grant contre les confédérés enhardis par de nouveaux succès, les obligea à se replier sur la Virginie, où ils rallièrent les débris encore formidables de leurs armées, dont un vaillant détachement venait, dans la Louisiane, de se signaler par des actions d'éclat, sous les ordres du général français Camille de Polignac. Au commencement de 1864, le président Lincoln appela près de lui le général Grant qu'il n'avait jamais vu, et lui confia le commandement en chef de toutes les forces militaires, avec le titre de lieutenant-général, qui n'avait pas été porté depuis Washington, laissant à son ami, à son égal, le général Sherman, la direction des troupes de l'Ouest. Toute l'année 1863, remplie des succès de Grant dans l'Ouest, avait été signalée par des échecs à peu près partout ailleurs, et les deux bombardements épouvantables de Charleston et des forts qui l'entourent, assiégés pendant quatorze mois par le général Gilmore, n'avaient pu faire tomber aux mains des fédéraux ce berceau de la rébellion, réduit à un monceau de ruines sans avoir amené son drapeau.

L'année 1864 fut l'année décisive. C'est alors que Grant conçut le plan extraordinaire d'abandonner Washington, sans se préoccuper des tentatives d'invasion qui privèrent pendant deux jours la capitale de toute communication avec les autres villes, de s'avancer aussi loin que possible dans l'intérieur du pays, au delà de Richmond, comme un coin dans un arbre, pendant que Macpherson et Sheridan tourneraient autour de lui, que Sherman aurait l'audace de traverser la Georgie tout entière et de gagner la mer, et que Farragut, avec ses navires cuirassés, prendrait Mobile, Wilmington, et cernerait Richmond, ainsi environnée de toutes parts. Ce plan fut réalisé en douze mois. On crut d'abord que Grant, exposé aux redoutables attaques de l'armée confédérée groupée sous les ordres de Robert Lee, allait succomber et perdre ses forces dans le siège impuissant de Petersburg et dans des batailles indécises. On crut que Sherman et ses soixante mille hommes, dont on n'entendit plus parler pendant six semaines, après l'importante prise d'Atlanta, seraient exterminés dans la traversée de la Georgie. On crut encore et l'on répéta surtout en Europe que les États-Unis ne pourraient pas, dans la même année, mener à fin une guerre gigantesque et une élection générale.

Lorsqu'on apprit, au commencement de 1865, que Sherman avait rejoint la flotte de Dahlgreen, et pris Savannah, puis Charleston, où le drapeau fédéral, abattu depuis 1861, avait été rétabli par un régiment d'anciens esclaves, entré le premier dans la ville ; lorsqu'on entendit raconter les prodiges accomplis par Sheridan et par Farragut ; lorsqu'on sut enfin que Lincoln, réélu à une immense majorité, venait de prononcer ce message célèbre, la plus belle page peut-être qui ait été écrite par un homme appelé à gouverner les hommes, il y eut dans toute l'Amérique et dans tout le monde civilisé comme un frémissement d'enthousiasme, et nul ne douta plus du triomphe du Nord. A la fin de mars, grâce aux opérations hardies de Sheridan, Grant remportait la bataille des Cinq-Fourches, qui décidait la reddition de Petersburg, et le 7 avril, Robert Lee acceptait la capitulation de Richmond, après avoir assuré la retraite du gouvernement confédéré, pendant que Johnston se rendait à Sherman et que Mobile capitulait. Lincoln entra dans Richmond incendiée au milieu de pauvres noirs devant lesquels le président découvrait sa tête, hommage que cette race n'avait jamais reçu. L'autorité fédérale était rétablie sur tout le territoire des Etats-Unis. Quelques jours après, le 14 avril, revenu à Washington, Lincoln tombait frappé d'un coup de poignard, auquel le général Grant n'échappa que grâce à son amour pour ses enfants et à son horreur pour les manifestations extérieures. " Il y a si longtemps que je n'ai embrassé mes enfants, et j'en ai assez du *show business*, de la besogne de se montrer," avait-il dit pour s'excuser de ne pas accompagner au spectacle le président.

Avec la mort de Lincoln, commence dans la vie du général Grant une phase nouvelle, sur laquelle je serai plus bref parce qu'il s'agit d'événements plus connus et plus rapprochés de nous ; je voudrais cependant faire bien connaître l'homme, le citoyen, après avoir montré seulement le grand homme de guerre.

Les autographes du général Grant sont encore plus rares que ses paroles. Il pourrait prendre la vieille devise de Jacques Cœur : "*Facere, tacere, faire, taire.*" Cependant il existe une lettre qui le peint et l'honore au plus haut degré. Le jour même où le général apprit que le sénat et le président venaient de lui conférer le titre de lieutenant général, il écrivit à Sherman : " Tout ce que je suis, je le dois à mes soldats, à mes officiers, et surtout à vous et à Macpherson." Un homme qui use ainsi de la gloire, et plus tard usera, comme vous l'avez vu, de la victoire, est un grand homme, et nul ne doit lui refuser l'estime avec l'admiration.

La mort de Lincoln, au commencement de 1865, plaça Grant dans la situation la plus difficile, chef de l'armée, populaire, tout-

puissant, en face du vice-président Andrew Johnson, homme du Sud, tour à tour emporté jusqu'à pousser des cris de vengeance contre les vaincus, puis opposé à toutes les tentatives des bons citoyens pour reconstruire l'Union, comptant sur sa connivence avec le Sud pour devenir président, menacé d'être interdit par le congrès, et promenant sa verbeuse ambition dans des voyages où le général en chef était obligé de l'accompagner. Ce furent trois années désagréables pendant lesquelles l'homme de guerre se montra homme politique, plein de tact, de déférence et pourtant de fermeté sans prendre parti entre le président et le congrès, ne cessant de défendre l'armée, de soutenir la cause de l'Union, et refusant nettement, quand le président voulut l'envoyer au Mexique, et surtout au moment de l'injuste et impopulaire destitution de Stanton, l'infatigable ministre de la guerre, et de Sheridan, l'un des héros de l'armée. De telles qualités dans la vie civile, avec un tel génie militaire, signalaient Ulysse Grant au choix unanime de ses concitoyens, lorsque l'année 1868 amena les réunions préparatoires de l'élection présidentielle. Elu à l'unanimité par les conventions de Chicago, il répondit par une simple lettre qui contenait ces mots si caractéristiques : " Je tâcherai d'appliquer les lois avec bonne foi et d'être économe. Ayons enfin la paix : *Let us have peace.*"

Au mois de mars 1869, l'ancien tanneur de Galena, le capitaine de la guerre du Mexique, le vainqueur de Vicksburg et de Chattanooga, le sauveur et le pacificateur de la patrie, entra à la Maison Blanche, et y prêta serment sur la même Bible qui avait reçu le serment de Washington.

Paix, bonne foi, économie, le président a été jusqu'ici fidèle à ces trois promesses. Il a gardé la paix même avec l'Espagne, et il s'est refusé à porter la main sur l'île de Cuba, depuis si longtemps convoitée par l'Amérique et exploitée par l'Espagne. Il a énergiquement contribué à la reconstruction de l'Union, maintenant rétablie dans tous les anciens Etats, et à la protection des anciens esclaves, complètement assimilés désormais à tous les citoyens. Il a voulu que les dettes fussent payées et qu'un grand Etat sût se libérer comme un honnête homme.

Cinq années seulement sont écoulées depuis la fin de la plus formidable guerre civile que l'histoire ait racontée. L'armée est dispersée : plus de 800,000 hommes ont repris le chemin de leur demeure, comme des villageois qui sortent de la messe, sans trouble et sans rumeur. La dette est diminuée de plus de moitié. La production est remontée déjà, même pour le coton, à peu près au chiffre des années qui ont précédé la guerre. La constitution est

obéie, et elle n'est plus déshonorée par la servitude. Sans doute, les cœurs ne sont pas désarmés aussi complètement que les bras. Il reste des ruines, des morts, des haines. Mais pourtant, après une guerre dont les proportions avaient dépassé toutes les prévisions, les Etats-Unis nous donnent le spectacle d'une reconstruction qui va au delà de toutes les espérances. Des milliers de noms célèbres se sont écrits dans l'histoire de ces étonnants événements ; il en est deux qui brillent d'un éclat sans égal, les noms d'Abraham Lincoln, le martyr, et d'Ulysse Grant, le vainqueur.

Grant n'a que quarante-huit ans. Petit de taille, d'une figure énergique avec des yeux bleus, soldat peu recherché dans sa tenue, toujours silencieux et ne parlant que quand il a quelque chose à dire, se plaisant mieux avec les chevaux, qui furent toujours sa passion, que dans les cérémonies, il a montré en dix ans des trésors d'audace et de résolution, une vigueur, un sang-froid, un art à ébranler les masses armées, une puissance de combinaison, une ténacité dans les revers, une générosité dans la victoire, qui lui assurent parmi les hommes de guerre de tous les temps un des premiers rangs. La modestie, la reconnaissance, la sincérité, la simplicité, l'horreur de l'emphase et de la phrase, ajoutent des traits aimables à ce beau caractère militaire ; on sent un cœur sous l'armure. On a cherché à lui faire une généalogie. Il ne se flatte point de remonter au vieux clan écossais des Grant, mais la devise de ce clan lui va bien, car elle se compose de ces termes : "*Stand fast, stand firm, stand sure*, prompt, ferme, sûr ;" c'est tout son portrait en trois mots.

Je ne voudrais pas terminer l'éloge d'un tel soldat sans faire mes réserves contre les magnifiques horreurs de la guerre.

Certes, la guerre d'Amérique a été bien grande, grande par les efforts de toute une nation, grande par les résultats, qui ont été l'Union sauvée et l'esclavage aboli. Les crimes, les ruines, les pillages, n'ont, hélas ! pas manqué, mais il faut mettre en regard les admirables vertus déployées pour le service des hôpitaux et des blessés. Il ne faut pas oublier les gigantesques travaux d'armées improvisées qui ne surent pas uniquement combattre, mais établir des chemins de fer, construire des ponts, creuser des canaux. Avant tout, par-dessus tout, il convient d'admirer, j'aime à le répéter sans cesse, une nation dans laquelle l'esprit mercantile donna naissance à l'esprit militaire, sans que l'esprit militaire ait engendré l'esprit despotique.

Mais, après toutes ces réflexions, hâtons-nous de professer tous qu'il n'y a pas de bonne guerre, n'admirons pas la guerre sans la



maudire, et pour n'être pas accusé d'une sensibilité affectée, interrogeons la statistique après la poésie.

Il y a en Amérique de grands poètes, et la guerre leur a toujours inspiré des cris d'horreur ou des gémissements. Lisez la belle et mélancolique poésie de Bryant, qui a pour titre *le Champ de bataille* ou laissez-moi chercher dans mes souvenirs quelques strophes de ce poète que j'aime, Henry Longfellow, écrites après la mort d'un jeune et brillant officier :

TUÉ AU PASSAGE DU GUÉ.

“ Il est mort, le beau jeune homme, cœur d'honneur, langue de vérité, notre vie et notre lumière à tous, dont la voix résonnait comme le cor du pâtre, que tous les yeux suivaient, le jeune homme dont le sourire et les paroles charmantes chassaient les murmures et les déplaisirs.

“ C'est seulement la nuit dernière. Nous suivions à cheval dans les ténèbres le sentier de la gorge des montagnes pour aller visiter la sentinelle du gué ; un peu méfiant de quelque aventure, il fredonnait la vieille chanson : “ Il portait deux roses rouges à son bonnet et une autre au bout de son sabre.”

“ Soudaine et vive, une balle siffla, partie du bois, et la voix s'arrêta ; dans les ténèbres, j'entendis tomber ; mon sang se glaça ; je ne pus que parler bas, comme dans la chambre d'un mort, à ma parole, il ne répondit rien.....

“ Nous l'avons remis sur sa selle ; nous l'avons rapporté, à travers le brouillard, la boue, la pluie, au camp silencieux ; nous l'avons couché, comme s'il dormait, dans son lit, et à la lueur de la lampe du chirurgien, je vis deux roses blanches sur ses joues, et une autre, rouge de sang, juste à l'endroit du cœur.

“ Et je vis dans une vision combien loin et combien vite cette balle funeste allait porter jusqu'à une ville éloignée du Nord, jusqu'à une maison éclairée par le soleil, jusqu'à un cœur qui cessa de battre sans un murmure, sans un cri..., et puis une cloche tinta dans cette ville lointaine pour une âme qui venait de passer de la croix à la couronne, pendant que les voisins s'étonnaient de sa mort.”

Si vous craignez, Messieurs, de vous laisser attendrir par les larmes des poètes, consultez les calculs froids et impassibles des statisticiens. Ils vous apprennent que, de 1856 à 1866, en dix ans, depuis la guerre de Crimée jusqu'à la guerre d'Allemagne, les peuples chrétiens ont dépensé *quarante-cinq milliards* de richesses

péniblement acquises et sacrifié dix-huit cent mille vies<sup>1</sup> ! La France compte pour cent vingt mille et les Etats-Unis pour huit cent mille dans cette immolation de jeunes hommes choisis parmi les plus beaux, les plus braves, les plus intelligents des enfants de la terre. Voilà ce qui a été répandu de sang et d'argent, en plein dix-neuvième siècle, depuis Sébastopol jusqu'à Sadowa. Puissent ces morts et ces ruines répandre et faire enfin dominer parmi nous l'horreur de la guerre !

Plus qu'aucune nation, les États-Unis d'Amérique auront connu toutes les grandeurs, mais aussi toutes les abominations de la guerre, et cela est dû aux conditions mêmes qui font de ce grand peuple un objet continuel d'admiration et d'inquiétude. Tous ses mouvements ressemblent aux convulsions d'une puissante anarchie plutôt qu'à la marche d'une société, régulière, et la nation française, placée sur la pente inévitable des institutions démocratiques, se dit souvent, en contemplant les États-Unis avec un mélange de sympathies et d'alarmes : " Voilà ce que je ferai demain ! "

Convenons hautement que le triomphe du Nord et la rapidité de la reconstruction de l'Union tout entière méritent de donner l'avantage aux sympathies sur les alarmes. Sans juger ici les États-Unis, laissons-nous aller sans regret à tous les souvenirs qui entrelacent si intimement leur histoire à l'histoire de la France. Il y a bien longtemps que le nom de l'illustre Marie de France, la reine d'Angleterre célébrée par Bossuet, devenait le nom du Maryland, et que la Louisiane recevait le nom de Louis XIV. Mais surtout, à des jours plus rapprochés, nous avons été les parrains des États-Unis au premier baptême de leur glorieuse indépendance. Au-dessous de chacune des étoiles dont le drapeau de l'Union est parsemé on pourrait écrire un nom français : La Fayette, Rochambeau, Ségur, Broglie, Noailles, Chastellux. La gloire de ce peuple fait ainsi à jamais partie de notre gloire, et c'est pourquoi nous aimons à saluer de loin, comme s'il était l'un des nôtres, le général Ulysse Grant, ce héros des débats, ce président pacifique, cet ancien ouvrier, passé de son atelier aux camps, et des camps à la maison du gouvernement, qui probablement, à l'heure où je parle, fume silencieusement son cigare avec quelques officiers, ne se doutant pas que quelques Français célèbrent ensemble ses destinées étonnantes et le félicitent de s'être élevé au plus grand honneur que puisse

<sup>1</sup> Voy. les admirables travaux du docteur Chenu sur la moralité dans l'armée, 1870. Hachette.

atteindre un homme ici-bas, à la plus grande joie qu'un homme puisse goûter, l'honneur et la joie d'avoir sauvé l'indépendance de son pays par la guerre, et de le gouverner librement dans la paix.

AUGUSTIN COCHIN.

---

## MELANGES BIBLIOGRAPHIQUES.

---

- I.—Annales religieuses et historiques de la Paroisse de St. Jacques le Majeur, diocèse de Montréal, depuis son origine jusqu'à nos jours de 1772 à 1872. Montréal, J. A. Pinguet, imprimeur-éditeur.

C'est une brochure de vi-104 pages, avec approbation, consacrée à la mémoire des différents curés qui se sont succédés tour à tour et qui nous fait connaître leurs bonnes œuvres. L'auteur n'a peut-être pas toutes les qualités de style qui peuvent rendre la lecture de sa brochure agréable, mais il donne un bon exemple et sa brochure pourrait être utile aux futurs historiens de l'Eglise, en Canada, que nous appelons de tous nos vœux.

---

- II.—Dictionnaire et grammaire de la langue crise par un missionnaire de la Saskatchewan.—Montréal, Beauchemin et Valois, Libraires-Imprimeurs, 1872.

Nous avons le prospectus entre les mains, et au seul nom de *langues sauvages*, nous avons été tenté d'y jeter un coup d'œil rapide et de passer outre. Mais nous avons été agréablement surpris, en parcourant à la hâte, les premières pages de ce prospectus d'y rencontrer l'œuvre d'un missionnaire de mérite et de talent qui sait intéresser son lecteur et l'instruire en même temps. C'est en étudiant la langue d'une nation, comme dit l'auteur, qu'on connaît ses mœurs et son caractère.

“ De toutes les parties de l'enseignement, ajoute l'auteur, l'étude des langues doit sans doute occuper une des premières places. Exprimer sa pensée et communiquer ses idées, est toujours le premier besoin qui se fait sentir ; c'est cette connaissance des langues qui étend et multiplie ces relations si utiles et si nécessaires au bonheur social, et qui, en fait d'histoire, donne l'aperçu le plus vrai de tous les peuples. On y remarque la diversité de génie, de mœurs et de caractère de chaque peuple. En comparant ainsi l'homme avec l'homme, dans ses différents rapports, non-seulement on

apprend à le connaître, mais aussi à admirer son caractère. Chez les peuples civilisés, l'étude des langues se développe sous un jour très sensible, à raison de leurs monuments et de leurs historiens, mais chez les tribus sauvages, on est dépourvu de ces ressources. Le principal ou plutôt l'unique monument qui puisse aider, dans la recherche de leur histoire, c'est sans contredit, la connaissance de leur langue. C'est pour rencontrer ce but, tout en croyant faire plaisir à ceux qui s'appliquent à l'étude des langues sauvages, qu'avec l'aide de bons amis, nous publions aujourd'hui ce Dictionnaire et cette Grammaire de la langue des Cris. Avec l'encouragement et l'appui des Evêques du Canada et d'autres personnes, qui ont daigné s'intéresser à mon œuvre, j'ai cru devoir entreprendre cet ouvrage."

L'espace nous manque pour en parler avec plus de détails, mais nous y reviendrons plus tard, car on ne s'imagine pas tout l'intérêt et l'instruction que l'on peut retirer de l'ouvrage de cet humble et dévoué missionnaire qui compte vingt années de services au milieu des principales peuplades du Nord-Ouest, celles des missions de la Saskatchewan.

III.—Etudes historiques et statistiques sur les institutions charitables, de bienfaisance et d'éducation du Canada, par Stanislas Drapeau, du Département de l'Agriculture, Ottawa.

L'auteur est déjà favorablement connu du public, par son Histoire de dix années de Colonisation, et dont la *Revue* a rendu compte.

Nous regrettons d'être un peu en retard avec l'auteur qui a toute notre estime, et nous le louons bien sincèrement d'avoir le courage d'entreprendre une œuvre aussi considérable, mais nous le connaissons pour être un homme doué de patience et de persévérance et nous avons aucun doute qu'il mènera son œuvre à bonne fin. L'ouvrage sera illustré d'un grand nombre de gravures comprenant les portraits des fondateurs et bienfaiteurs; plans et vues des lieux et des bâtisses; cartes, dessins, sceaux et armoiries, etc.

Comme l'auteur nous l'apprend dans son prospectus, le titre ci-dessus explique le but de l'ouvrage qui sera de dérouler chronologiquement l'histoire des institutions charitables des six provinces actuelles de la confédération canadienne, en racontant les généreux efforts, les souffrances héroïques, et tant d'abnégation, qui révèle l'histoire de toutes ces institutions catholiques et protestantes, si merveilleusement inspirées par les vertus de la charité chrétienne.

L'ouvrage formera cinq volumes, ainsi divisé :

Tome I, Hôpitaux et Lazarets.

Tome II, Asiles et Hospices.

Tome III, Orphelinats.

Tome IV, Education gratuite.

Tome V, Sociétés de St. Vincent de Paul; associations de secours mutuels; Banques d'Epargnes en rapport avec les institutions charitables; assistance publique ou privée dans les calamités ou désastres survenus en Canada.

Deux éditions, dont une illustrée, seront publiées simultanément dans chacune des langues française et anglaise. Le prix de l'édition illustrée,

élégamment cartonnée sera de \$2.50 par volume pour les souscripteurs, et de \$1 par volume pour l'édition commune, brochée, avec couverture imprimée, payable à la livraison de chaque volume.

L'impression de cet ouvrage est confiée aux soins intelligents de M. G. E. Desbarats, et le premier volume paraîtra au mois d'août prochain, les autres volumes de six mois en six mois.

Nous souhaitons à l'auteur tout le succès que lui méritent son esprit laborieux et actif.

IV.—L'Agriculture au point de vue de l'Emigration et de l'Immigration. Montréal, des Presses à vapeur de la *Minerve*.

C'est une lecture qui a été faite devant l'Union Catholique, en Octobre dernier, par M. Ed. Barnard, agent d'immigration, et mise en brochure.

"Ici, dit M. Barnard, la tendance des jeunes gens instruits n'est malheureusement pas vers l'agriculture, je le dis avec regret, et je repète que c'est un malheur ; car on néglige, trop souvent, une carrière qui donne les plus grandes jouissances à ceux qui s'y livrent avec courage et persévérance, une carrière suivie avec succès par de belles et nobles intelligences, dans bien d'autres pays, même dans les provinces environnantes, et, de plus, à mon avis, la carrière qui offre les plus grandes chances de réussite pour tous ceux qui s'y livrent avec cette énergie et cette volonté ferme, indispensable au succès dans la vie."

On sent que c'est un homme d'expérience et de talent qui parle, car en effet l'auteur a exercé, longtemps, lui-même, l'agriculture en ce pays et avec succès, et les jeunes gens gagneront toujours à entendre et à écouter les avis d'hommes qui parlent d'après leur expérience et qui comme M. Barnard, travaillent sincèrement à la régénération de notre état social.

V.—Cinquième livraison du Supplément à l'Annuaire de Ville-Marie, sur l'origine, l'utilité et les progrès des Institutions Catholiques de Montréal.

C'est le travail d'un patient et modeste auteur, inspiré par une pensée vraiment patriotique et qui voue son temps à la recherche de documents très précieux pour l'histoire de nos institutions catholiques.

Actuellement il est à faire l'histoire de ce bon vieux Collège de Montréal, où nous avons passé nous-même, de longues et heureuses années, sous la direction d'excellents professeurs qui font aujourd'hui encore, l'ornement de cette savante et pieuse maison du Séminaire de St. Sulpice.

On sait que l'Auteur, M. Huguet Latour travaille depuis plusieurs années à la composition de son annuaire, et malgré toutes les difficultés de toutes sortes qu'il rencontre, il ne se rebute pas, et la dernière fois que nous l'avons vu, il était plein de courage, car il appartient à cette famille de chercheurs infatigables qui travaillent et ne se plaignent jamais.

MM. Beauchemin et Valois sont ses imprimeurs et chez qui ses suppléments sont en vente.

---

VI.—*Le Messager de la Foi et des Bonnes Œuvres*, paraissant chaque semaine, sous le patronage de Saint Joseph, avec l'approbation de Sa Grandeur, Mgr. de Montréal. Eusèbe Sénécal, imprimeur-Éditeur, 1873.

La famille chrétienne trouvera dans ce *Messager de la Foi*, d'excellents conseils, pour l'éclairer dans la tâche difficile de diriger l'éducation des enfants. C'est une bonne œuvre de plus due au dévouement et à l'initiative d'un excellent prêtre de St. Sulpice qui travaille depuis longtemps parmi nous et dont l'unique occupation est de fonder des bonnes œuvres et de trouver des consolations à ceux qui sont dans le malheur. C'est une nouvelle œuvre de charité qu'il vient de fonder, et qui portera, nous n'en doutons pas, les plus heureux fruits dans la famille, si nous en jugeons d'après le but que se propose le *Messager de la Foi* qui est d'instruire et de récréer.

“Voilà, dit le charitable éditeur, ce que nous nous proposons dans la publication de cette feuille hebdomadaire. Elle est pour tout le monde, surtout pour la classe ouvrière et plus particulièrement pour la jeunesse. A combien de dangers en effet n'est pas exposée cette jeunesse ?

“Que de pièges sont semés sous ses pas ? Que d'occasions de se perdre et de faire un triste naufrage au milieu des écueils sans nombre qu'elle rencontre sur la mer orageuse qu'elle doit parcourir ! Quels moyens donc de se mettre à l'abri contre tant de périls ? Nous n'en connaissons pas de plus efficace que la lecture des bons livres, renfermant les principes de la saine doctrine et de la morale chrétienne. Mais comme un grand nombre de personnes, vû leurs ressources, sont privées de cet avantage, nous avons voulu y suppléer en publiant cette petite feuille que tout le monde pourra facilement se procurer. Puisse Dieu bénir cette œuvre que nous plaçons sous le puissant patronage de St. Joseph, protecteur de l'Église Universel et premier patron du Canada.”

Prix du Numéro, un centin. En vente chez les libraires.

---

VII.—Circularaire de MM. J. D. Brousseau et Cie., Québec.

Cette circularaire, annonce au public l'apparition d'un nouveau journal et qui aura pour titre : *Le Colon* ; paraîtra chaque vendredi pendant les mois d'hiver, chaque samedi pendant l'ouverture de la navigation ; la publication devra se faire sur une échelle assez vaste, pour permettre l'envoi d'un grand nombre d'exemplaires à l'étranger.

Il sera exclusivement consacré à l'immigration, au repatriement, à la colonisation, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce international : ce sera là toute sa politique.

Dans le but, dit la circulaire, de réaliser cette œuvre, avant tout patriotique, qui nous a été inspirée par M. l'abbé Verbist, Curé de Ste. Pétronille de Beaulieu, dont le concours actif nous est assuré, une société qui aura pour raison sociale J. D. Brousseau et Cie., s'est formée à Québec-Centre de ses opérations, d'où le journal sera expédié dans toutes les directions.

Enfin, cette circulaire s'adresse avec confiance à tous les hommes influents et à tous les publicistes qui auront des communications à faire dans l'intérêt des graves questions que ce nouveau journal se propose de faire prévaloir.

L'administration se réserve la publication d'une édition anglaise, aussitôt que ses ressources le permettront. Il nous semble qu'une lacune existe dans la presse canadienne ; elle n'exerce pas assez d'influence à l'étranger. C'est cette lacune, ajoute la circulaire, que nous voulons combler, en fondant un journal International hebdomadaire, qui servira de trait-d'union entre le Canada et l'Europe d'une part, entre le Canada et les Etats-Unis de l'autre.

Nos sympathies sont acquises d'avance, au nouveau journal, dont nous approuvons pleinement le but patriotique.

Le Gérant : L. W. TESSIER.